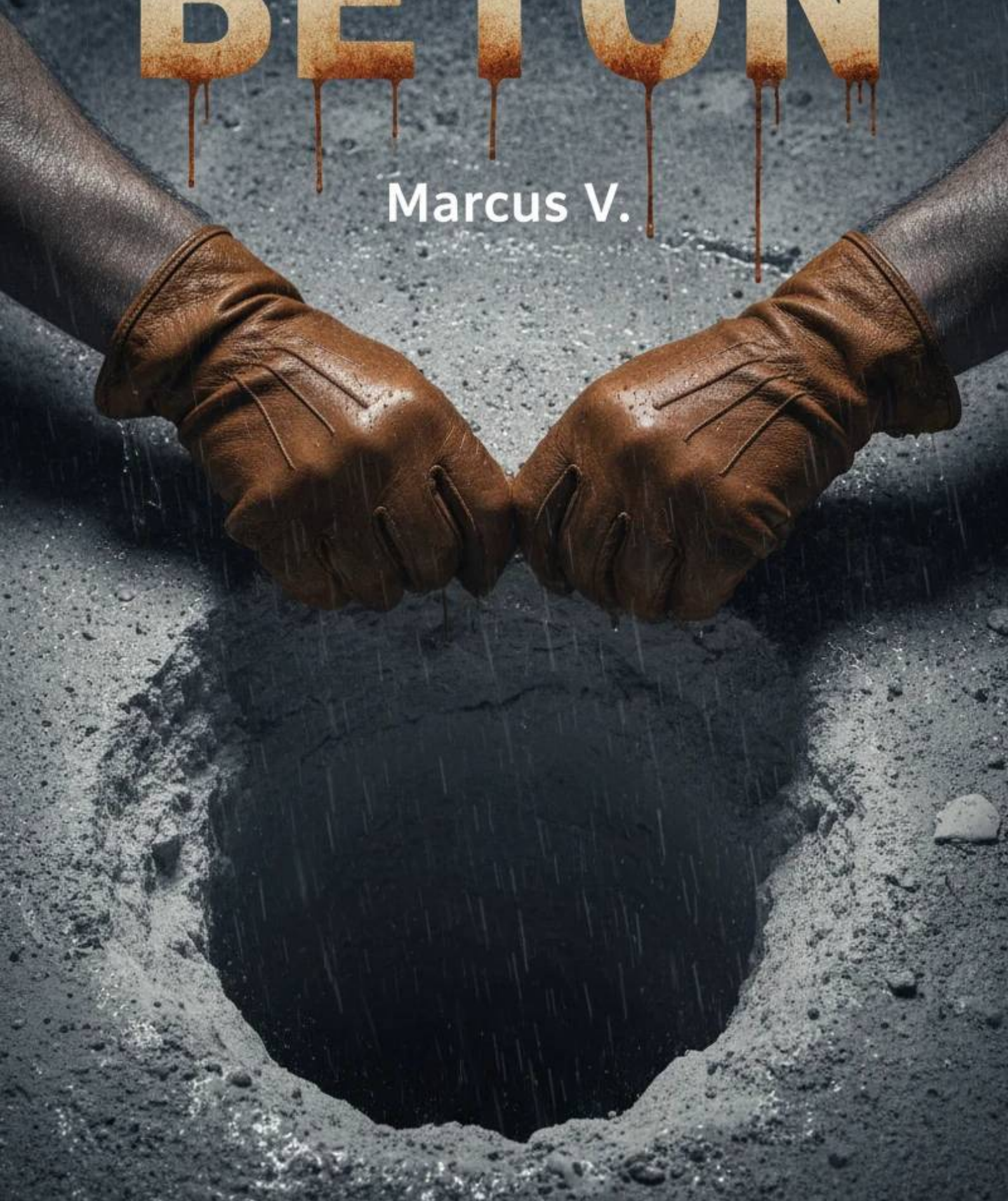


BÉTON

Marcus V.



Béton

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Mélange B35	4
Chapitre 2 : Passif Toxique	9
Chapitre 3 : L'Auditrice	15
Chapitre 4 : Équilibrage des Comptes	25
Chapitre 5 : L'Erreur de Trois Centimètres	31
Chapitre 6 : Analyse de Défaillance	38
Chapitre 7 : Compression Axiale	45
Chapitre 8 : Carottage	53
Chapitre 9 : Vices Cachés	59
Chapitre 10 : Liquidation Judiciaire	66
Chapitre 11 : Point de Rupture	73
Chapitre 12 : Charge de Sécurité	81
Chapitre 13 : Le Broyeur	88
Chapitre 14 : Inertie	96
Chapitre 15 : Démolition Contrôlée	103
Chapitre 16 : Prise Définitive	110
Chapitre 17 : Réception de Chantier	116

Chapitre 1

Mélange B35

03h14. Chantier « Horizon ».

La Plaine Saint-Denis n'est qu'une flaque de goudron sous la pluie fine. Le ciel a la couleur d'un hématome.

Elias Thorne ajuste ses gants en cuir de cerf. Il se tient au bord de l'excavation. Douze mètres de profondeur. Une mâchoire béante dans le calcaire parisien. Au fond, le ferrailage forme une cage complexe. Des tonnes d'acier HA20 croisées, ligaturées, prêtes à mordre.

Thorne regarde sa montre. Une Patek Philippe. Le cadran est une boussole dans le néant.

Le premier camion-toupie manœuvre. Un monstre de trente-deux tonnes recule dans un cri de freins pneumatiques. Le signal sonore de recul est un battement de cœur mécanique. *Bip. Bip. Bip.*

« Monsieur Thorne. »

La voix appartient à Moretti. Le chef de chantier. Ses mains tremblent autour d'un thermos en plastique. Il ne regarde pas Thorne. Personne ne regarde jamais Thorne. On fixe ses chaussures. Des Weston grises. Semelles de gomme pour ne pas glisser sur le sang ou le limon.

« La pompe est en place ? » demande Thorne.

Sa voix est un scalpel. Froide. Dépourvue de résonance.

« Prête, Monsieur. Le mélange est conforme. B35. Adjuvant retardateur. »

« Pas de bulles, Moretti. Si je vois une seule poche d'air à l'échographie, vous comblerez le vide avec vos propres poumons. »

Moretti hoche la tête. Il s'éloigne vers la pompe Putzmeister. Son bras articulé s'élève dans le ciel nocturne comme le cou d'un diplodocus de métal.

Le « passif » attend dans le coffre de la Mercedes noire, garée à l'abri des projecteurs halogènes.

Thorne se dirige vers le véhicule. Il ouvre le coffre.

L'odeur frappe en premier. Urine. Sueur froide. Peur chimique.

Rossi est là. Le comptable.

Il est vivant. C'est une erreur de procédure, mais Thorne préfère le travail en direct. Les morts sont des poids morts. Les vivants se contractent. Ils occupent moins de volume initial.

Rossi a les yeux bandés par du ruban adhésif toilé. Sa bouche est scellée par le même matériau. Ses poignets sont brisés. Un travail propre, effectué à la pince monseigneur deux heures plus tôt dans un sous-sol du 16^{ème} arrondissement.

Thorne attrape Rossi par le col de sa chemise en popeline. Il le traîne sur le sol meuble. Rossi émet un gémissement étouffé. Un son de gorge. Un signal de détresse envoyé à un univers indifférent.

« Vous avez confondu les colonnes, Rossi », dit Thorne en marchant vers le bord de la fosse. « Le crédit et le débit. C'est une erreur de structure. Une structure défaillante s'écroule. C'est de la physique élémentaire. »

Ils atteignent le ferrailage. Thorne pousse Rossi.

Le comptable tombe. Quatre mètres.

Il atterrit lourdement sur le réseau de barres d'acier. Un craquement sec. Une côte.

Peut-être le fémur. Rossi s'agite comme un insecte pris dans une toile. Ses membres

se coincent entre les fers de 20. Il est maintenant intégré à l'armature. Il fait partie du squelette de la future tour.

Thorne lève la main. Un geste bref. Chirurgical.

« Coulez. »

Le bras de la pompe s'abaisse. Le tuyau en caoutchouc, épais comme une cuisse de lutteur, oscille au-dessus de Rossi.

Puis, le grondement commence.

Le béton B35 arrive. Une lave grise, visqueuse, chargée de granulats et de cendres volantes. La pression est de 80 bars.

Le premier jet frappe Rossi au niveau du bassin.

Le comptable se cambre. Ses yeux, sous l'adhésif, doivent sortir de leurs orbites. La masse liquide est lourde. Deux tonnes et demie par mètre cube. C'est comme être écrasé par un éléphant liquide.

Le béton remplit les interstices. Il s'insinue sous les aisselles, entre les jambes, dans les oreilles. Rossi tente de s'élever, de nager dans cette boue de ciment. C'est inutile. La densité le cloue au ferrailage.

Thorne observe la scène. Ses pupilles ne bougent pas. Il analyse la fluidité du mélange.

« Plus de vibration », ordonne-t-il dans son talkie-walkie.

Deux ouvriers s'approchent du bord avec des aiguilles vibrantes. Ils plongent les tiges métalliques dans la masse grise, à quelques centimètres de la tête de Rossi.

Les vibrations haute fréquence chassent l'air. Le béton se liquéfie davantage. Il devient une nappe lisse, brillante sous les projecteurs.

Rossi disparaît.

D'abord les pieds. Puis le torse.

Le ciment entre dans ses narines. La réaction chimique commence. La chaux vive brûle les muqueuses. C'est une exécution thermique. Le béton dégage de la chaleur en durcissant. 50 degrés. 60 degrés.

Rossi est maintenant une bosse sous la surface. Une irrégularité dans le plan de travail.

Thorne descend l'échelle de meunier. Il marche sur les planches de coffrage.

Il prend une règle de lissage. Un long manche en aluminium.

Il passe l'outil sur la zone où Rossi a cessé de bouger.

Le geste est sûr. Un mouvement de va-et-vient.

La bosse s'efface. La surface devient un miroir de boue stérile.

« Le niveau est bon », dit Thorne.

Il regarde sa montre. 03h42.

Le cycle de prise a commencé. Dans deux heures, Rossi sera de la pierre. Dans vingt-quatre heures, il supportera une pression de 35 mégapascals. Dans cinquante ans, il sera toujours là, au centre nerveux du Grand Paris, une inclusion organique dans un monde de minéraux.

Thorne remonte. Il ne transpire pas.

Il s'approche de Moretti. Le chef de chantier est livide. Sa mâchoire est serrée à s'en briser les molaires.

« Signez le bon de livraison », ordonne Thorne.

Il tend un stylo Montblanc. L'encre est noire.

Moretti signe. La main tremble. La signature est une rature.

« Le passif est effacé, Moretti. Ne faites pas en sorte que je doive équilibrer vos comptes personnels. »

Thorne se dirige vers sa voiture. Il s'arrête près d'une benne à gravats.

Il sort un petit bocal en verre de sa poche intérieure.

À l'intérieur, du formol.

Il ouvre le coffre de la Mercedes. Sur le tapis de sol, un objet blanc brille.

Une dent. Une molaire. Elle a sauté lors de la chute de Rossi ou sous la pression de la pompe.

Thorne la ramasse avec une pince à épiler. Il l'examine à la lumière d'un halogène.

Pas de carie. Une racine saine.

Il la dépose dans le bocal. La dent coule lentement. Elle rejoint les douze autres.

Il referme le bocal. Le glisse dans sa poche.

Il monte dans la voiture. Démarre le moteur. Le V8 ronronne. Un son de prédateur repu.

Il quitte le chantier « Horizon ».

Derrière lui, les projecteurs s'éteignent les uns après les autres.

Le silence revient sur la dalle de béton.

Le B35 travaille. Les molécules se lient. Les cristaux de silicate se forment autour des os de Rossi.

La dette est restructurée.

Thorne allume la radio. Une station de musique classique.

Le Messie de Haendel.

Il accélère sur le périphérique désert.

Le monde est une équation. Thorne est la variable qui la résout.

Demain, on posera les banches du premier étage.

Personne ne saura que la tour repose sur un mensonge de quatre-vingts kilos.

Sauf Thorne.

Lui, il connaît la résistance exacte du péché injecté dans les fondations.

Il sourit. C'est un mouvement imperceptible de ses lèvres.

Le froid l'habite.

Le béton est son église. Et il vient de dire la messe.

Chapitre 2

Passif Toxique

La Mercedes S-Class glisse sur l'asphalte de l'avenue de la Faisanderie. Noire. Blindage de niveau VR7. Le moteur V8 est un murmure étouffé par l'isolation phonique. À l'intérieur, Elias Thorne ne regarde pas le paysage. Il surveille le rétroviseur. Pas de filature. Juste le reflet de ses propres yeux, deux billes d'acier froid fixées sur la route.

La villa Valeri se dresse derrière des grilles en fer forgé. Un anachronisme de pierre de taille au milieu du seizième arrondissement. Thorne ralentit. La caméra thermique au sommet du pilier pivote. Un signal sonore. Le portail s'ouvre avec une lenteur de mausolée.

Il se gare dans l'allée de graviers blancs. Le bruit des pneus sur la pierre ressemble à un broyage d'os. Thorne coupe le contact. Le silence s'installe. Il ajuste les poignets de sa chemise en coton égyptien. Pas un pli. Jamais.

Deux hommes attendent sur le perron. Des silhouettes épaisses dans des costumes mal coupés. L'un d'eux porte un holster apparent sous l'aisselle gauche. Amateur. Thorne descend. L'air est lourd, chargé d'humidité et d'une odeur de buis mal taillé.

— Il t'attend, dit le plus grand.

Thorne ne répond pas. Il dépasse les deux gorilles sans leur accorder un regard. Il connaît la topographie des lieux. Il a lui-même supervisé la réfection des caves en 2018. Trois cents mètres carrés de béton armé, imperméables aux ondes radio et aux cris.

L'intérieur de la villa sent la maladie. Un mélange de désinfectant hospitalier, de cire ancienne et de tabac froid. Thorne traverse le salon. Les rideaux de velours cramoisi sont tirés. La lumière du jour est une ennemie.

Don Vittorio Valeri est installé dans un fauteuil médicalisé. Sa silhouette obèse s'affaisse sous une couverture de laine. Un tuyau de plastique transparent lui parcourt le visage, injectant de l'oxygène dans des narines parcheminées. À ses côtés, un concentrateur ronronne. *Hiss. Clic. Hiss. Clic.* Le rythme cardiaque d'une organisation à l'agonie.

— Elias, murmure le vieil homme.

Sa voix est un froissement de papier de verre. Thorne reste debout. À la distance exacte pour ne pas être touché, mais assez près pour voir la sueur sur le front du Don.

— Vittorio. Le bilan est prêt.

Thorne pose une mallette en aluminium sur le bureau d'acajou. Il l'ouvre. À l'intérieur, pas de billets. Des dossiers techniques. Des plans de masse. Des graphiques financiers.

— Parle-moi des chiffres, Elias. Donne-moi de l'air.

Vittorio actionne une commande. Son fauteuil se redresse dans un gémissement mécanique.

— Le passif est toxique, dit Thorne. La dette envers le cartel de l'Est a atteint la masse critique. Quarante millions d'euros. Intérêts non compris. Ils ne veulent plus de garanties. Ils veulent du liquide. Ou des concessions.

Vittorio ferme les yeux. Ses paupières sont bleutées, presque transparentes.

— On n'a plus de liquide. Les comptes à Singapour sont gelés. Les flics reniflent autour du port de Gennevilliers.

— Je sais. C'est pour cela que nous allons convertir la dette en infrastructure.

Thorne sort une feuille de papier bristol. Blanche. Impeccable. Cinq noms y sont dactylographiés.

— Votre garde rapprochée, Vittorio. Les fuites viennent de l'intérieur. Pour chaque nom effacé, le cartel accepte une décote de huit millions. C'est une restructuration par soustraction.

Vittorio regarde la liste. Ses mains tremblent légèrement. Il saisit un stylo Montblanc. Ses doigts boudinés peinent à tenir l'objet.

— Bianchi ? Il est avec moi depuis trente ans. Sa fille est ma filleule.

— Bianchi a ouvert un compte à Chypre il y a six mois, rétorque Thorne. Solde : quatre cent mille euros. Le prix de votre oxygène pour les dix prochaines années.

Vittorio ne dit rien pendant une minute. Seul le *hiss-clic* de la machine remplit l'espace. Puis, d'un geste sec, il raye les cinq noms. Le noir de l'encre déchire le blanc du papier.

— Fais-le proprement, Elias. Je ne veux pas de sang sur les trottoirs. Les voisins se plaignent du bruit.

— Il n'y aura pas de sang, Vittorio. Juste du béton.

Thorne récupère la liste. Il la plie en quatre. Un carré parfait.

— Le chantier "Cœur de Ville" entre dans la phase de coulage des fondations du parking souterrain niveau -4. Demain soir, 22h00. Le B35 sera livré par toupies de douze mètres cubes. C'est un mélange à prise rapide. Une fois injecté, rien ne ressort. Même pas l'ADN.

Vittorio hoche la tête. Il semble soudain plus vieux, plus petit.

— Et après ?

— Après, vous serez solvable. Pour un temps.

Thorne quitte la pièce. Il ne dit pas au revoir. Les sentiments sont des erreurs de calcul.

Il remonte dans la Mercedes. Il conduit jusqu'à son atelier situé dans une zone industrielle désaffectée d'Aubervilliers. Un hangar anonyme. Porte blindée. Alarme laser. À l'intérieur, le silence est absolu. L'odeur de la chaux vive domine tout.

Il s'approche de son établi. Sous la lumière crue des néons, il dépose ses outils. Un Glock 17, quatrième génération. Il retire le chargeur. Actionne la culasse pour vérifier la chambre. Vide.

Il démonte l'arme avec des gestes mécaniques. Glissière, ressort récupérateur, canon, carcasse. Chaque pièce est inspectée. Il nettoie le filetage du canon avec un écouvillon imbibé de solvant. Le métal brille.

Il remonte l'arme. Un clic sec verrouille l'ensemble. Il insère un chargeur de dix-sept cartouches de 9mm Parabellum. Des balles à pointe creuse. Conçues pour l'arrêt immédiat. Pas de ricochet. Pas de perte d'énergie.

Thorne se tourne vers la table à dessin. Il étale les plans du parking "Cœur de Ville". Ses doigts courent sur les courbes de niveau, les ferraillements, les zones de compression. Il marque cinq points rouges sur la zone de la rampe d'accès sud.

L'emplacement est idéal. Une dalle de deux mètres d'épaisseur. Huit tonnes de pression au centimètre carré une fois la structure terminée. Sous une telle charge, un corps humain devient une simple bulle de gaz, puis un fossile instantané intégré à la matrice minérale.

Il sort son carnet de notes. Stylo à bille noir.

Calcul de volume :

Masse corporelle moyenne : 85 kg.

Densité humaine : 1010 kg/m³.

Volume déplacé par unité : 0,084 m³.

Total pour 5 unités : 0,42 m³.

Marge d'erreur pour le surplus de béton : +5%.

Il referme le carnet.

Ses mains ne tremblent pas. Ses yeux ne cillent pas. Il visualise la scène. Le froid de la nuit. Le rugissement des moteurs de toupies. L'odeur âcre du ciment humide. Le bruit sourd de la chute. Puis le silence blanc du béton qui recouvre tout.

La restructuration est une science exacte.

Il se dirige vers le fond du hangar, là où une petite armoire forte est encastrée dans le mur. Il tape le code. La porte s'ouvre avec un soupir pneumatique. Il sort le bocal de formol de sa poche. Il y dépose la molaire de Rossi, récupérée la veille. Elle rejoint ses compagnes dans une danse lente au milieu du liquide translucide.

Treize. Bientôt dix-sept.

Thorne regarde le bocal. Il ne voit pas des restes humains. Il voit des actifs. Des preuves de sa maîtrise sur le chaos. Chaque dent est une équation résolue.

Il éteint les néons les uns après les autres. Le hangar plonge dans l'obscurité. Seule la diode rouge du système d'alarme veille.

Thorne sort. Il verrouille la porte.

Dehors, il commence à pleuvoir. Une pluie fine, acide, qui lave la poussière des chantiers sur le bitume.

Il monte dans sa voiture. Demain, il sera l'Architecte de leur disparition. Il sera le Maçon de leur oubli.

La ville continue de respirer, inconsciente des monstres qu'elle nourrit dans ses fondations. Thorne, lui, connaît le prix de chaque mètre carré de prestige. Il connaît le poids du béton.

Et le béton ne ment jamais.

Chapitre 3

L'Auditrice

Sept heures du matin. Chantier Horizon.

Le ciel de Seine-Saint-Denis est une plaque de tôle galvanisée. La pluie de la veille a laissé place à une brume épaisse. Elle s'accroche aux armatures métalliques. Elle rampe entre les banches de coffrage. L'odeur est immuable : ferraille mouillée, gasoil brûlé, terre retournée.

Lucia Moretti coupe le contact de sa Fiat Panda. Le moteur hoquette une dernière fois. Elle ajuste ses lunettes de protection. Elle lace ses chaussures de sécurité. Cuir rigide. Coques en acier. Elle n'aime pas les bureaux. Elle aime la matière. La matière ne sait pas mentir.

Elle descend de voiture. Ses pieds s'enfoncent dans dix centimètres de boue liquide. Elle ne regarde pas ses chaussures. Elle regarde la grue à tour. La flèche pivote lentement dans le gris. Un métronome d'acier.

Elle franchit le poste de garde. Le vigile dort derrière sa vitre embuée. Elle ne s'arrête pas. Elle possède un pass permanent. Elle est l'auditrice. Elle est celle qui vérifie que les promesses des ingénieurs ne s'effondrent pas sous leur propre poids.

Elle se dirige vers le Secteur 4.

C'est le cœur du projet. Les fondations du futur centre d'affaires. Quatre cents tonnes de béton B35 injectées en quarante-huit heures. Une performance technique. Ou une anomalie statistique.

Lucia ouvre sa sacoche. Elle en sort un scléromètre. Un marteau de Schmidt. L'outil est lourd, froid. Elle s'approche du premier pilier porteur. La surface du béton est lisse. Trop lisse. Une peau de requin.

Elle positionne l'appareil. Elle presse. Le ressort déclenche le choc.

Clac.

Elle lit le cadran. 32 MPa. Elle recommence dix centimètres plus bas.

Clac.

30 MPa.

Elle fronce les sourcils. Le B35 doit garantir une résistance de 35 mégapascals après vingt-huit jours. Ce béton a été coulé il y a trois semaines. La courbe de durcissement devrait être proche du sommet. Elle enregistre les données sur sa tablette.

Elle se déplace vers le centre de la dalle. Le Secteur 4 ressemble à une mer de gris pétrifié. Au centre, une légère dépression. Presque invisible à l'œil nu. Elle sort son niveau laser. Le point rouge danse sur la surface. Deux millimètres d'écart. C'est dans les marges. Mais son instinct lui dit autre chose.

Son instinct n'est pas une émotion. C'est une accumulation de données traitées par son inconscient.

Elle appelle l'équipe de forage. Deux hommes arrivent, traînant une carotteuse hydraulique. Ils ont les visages marqués par la fatigue. Des intérimaires. Ils ne posent pas de questions. L'auditrice ordonne, ils exécutent.

— Ici, dit Lucia. Secteur 4-B. Profondeur : six mètres.

Le moteur de la carotteuse hurle. Le diamant déchire le béton. Une boue grise gicle sur les jambes de Lucia. Elle ne recule pas. Elle observe le flux. L'eau de refroidissement ressort trouble. Trop trouble. Des particules blanchâtres flottent dans le mélange.

Dix minutes passent. Le foret remonte.

L'ouvrier extrait la carotte de béton. Un cylindre de vingt centimètres de diamètre. Il le dépose dans un bac en plastique.

Lucia s'agenouille. Elle sort son pied à coulisse. Elle mesure. Elle observe la structure interne. Le béton est censé être homogène. Un mélange parfait de granulats, de sable et de ciment.

Elle voit des bulles d'air. Des vacuoles. Trop nombreuses. La vibration du béton a été mal faite. Ou sabotée.

Elle approche son visage de la carotte. Elle sent une odeur. Ce n'est pas seulement le ciment. C'est une pointe acide. Une morsure chimique qui lui brûle les sinus.

La chaux vive.

Ses doigts s'immobilisent. Son cœur rate une pulsation. Une réaction physique. Sa main droite serre le cylindre de pierre si fort que ses phalanges blanchissent.

Dix ans.

Dix ans que cette odeur n'avait pas franchi le seuil de sa mémoire. Le garage de son père. Le sac de chaux ouvert sur l'établi. Son père qui disait : "La chaux, Lucia, ça

nettoie tout. Même les erreurs."

Son père n'est jamais revenu de son dernier chantier.

— Une anomalie, Mademoiselle Moretti ?

La voix est calme. Basse. Parfaitement timbrée.

Lucia se relève brusquement. Son dos heurte un étau. La douleur est nette. Elle ne cille pas.

Elias Thorne est là.

Il se tient à trois mètres. Il porte un manteau gris anthracite. Ses chaussures de ville ne touchent pas la boue ; il est posté sur une planche de coffrage propre. Ses mains sont jointes devant lui. Il ne porte pas de casque. Il ne porte pas de gilet haute visibilité. Il n'en a pas besoin. Le chantier semble s'écarter devant lui.

— Monsieur Thorne, dit-elle. Son propre ton est sec. Un constat.

— Vous inspectez mes fondations à l'aube. C'est une preuve de dévouement. Ou de méfiance.

Thorne s'approche. Il marche sur les planches avec la précision d'un funambule. Il s'arrête au bord du bac en plastique. Il regarde la carotte de béton. Ses yeux sont des scanners. Il ne regarde pas l'objet, il analyse sa résistance structurelle.

— La compression est insuffisante sur le Secteur 4, déclare Lucia. J'ai des relevés à 30 MPa. Il y a des inclusions d'air. Et une teneur en chaux anormale.

Thorne ne répond pas immédiatement. Il sort un mouchoir en soie de sa poche. Il

ramasse un éclat de béton tombé au sol. Il l'observe.

— Le sol est instable dans cette zone, dit Thorne. Des remontées capillaires. Nous avons dû ajuster le mélange. La chaux stabilise l'humidité. C'est une procédure standard.

— Pas à ce dosage. Le béton devient friable. La structure va travailler. Si on monte les étages, la base va se fissurer.

— La base est solide, Mademoiselle Moretti. Je l'ai calculée moi-même.

Thorne lève les yeux vers elle. Pour la première fois, Lucia remarque ses pupilles. Elles sont fixes. Il ne cligne pas des yeux. C'est un trait physiologique rare. Une absence de réflexe qui indique un contrôle total du système nerveux. Ou une pathologie.

Il sent la chaux. L'odeur émane de ses vêtements, de sa peau. C'est une aura.

— Mon père travaillait pour Valeri, dit-elle sans réfléchir.

L'aveu est une erreur. Une faille dans son armure d'auditrice. Elle le sait à l'instant où les mots sortent de sa bouche.

Thorne incline légèrement la tête. Un mouvement de prédateur curieux.

— Le passé est une matière non compressible, répond-il. On ne peut pas bâtir dessus sans que cela finisse par remonter.

Il fait un pas vers elle. Lucia ne recule pas, mais ses muscles se tendent. Elle sent le poids du scléromètre dans sa main. Une arme par destination.

— Le Secteur 4 sera recouvert par une nouvelle dalle de répartition demain, continue Thorne. Une épaisseur de cinquante centimètres. Double ferrailage. Les irrégularités que vous avez notées seront absorbées. La structure sera stabilisée.

— C'est une dissimulation, pas une stabilisation. Je vais demander un arrêt de chantier pour analyses complémentaires.

Thorne sourit. C'est un mouvement de lèvres sans chaleur. Un simple étirement de tissus.

— Vous ne ferez pas cela.

— Pourquoi ?

— Parce que le planning est une équation dont vous ne possédez pas toutes les variables. Retarder Horizon coûte deux cent mille euros par jour. Le clan Valeri est impatient. L'impatience génère de la friction. Et la friction produit de la chaleur.

Il se rapproche encore. Il est maintenant dans son espace personnel. Lucia sent l'odeur du tabac froid mêlée à la chaux. C'est l'odeur de la mort propre.

— Vous avez trouvé une dent, Lucia ? demande-t-il à voix basse.

Le sang se retire du visage de la jeune femme. Son estomac se noue.

— Quoi ?

— Une dent. Une molaire. Dans vos carottages. C'est ce que vous cherchez, n'est-ce pas ? La preuve que la matière organique peut devenir minérale.

Lucia sent ses mains trembler. Elle les enfonce dans les poches de son gilet. Elle serre

les poings pour masquer son instabilité.

— Je cherche la vérité structurelle, répond-elle. Rien d'autre.

— La vérité est que ce bâtiment sera terminé à l'heure. Il sera majestueux. Personne ne se souciera de ce qui soutient les murs de 4000 euros le mètre carré. Les gens veulent du prestige. Pas des autopsies.

Thorne se détourne. Il regarde la grue.

— Le Secteur 4 est clos, Mademoiselle Moretti. Ne revenez pas ici sans ma supervision. Pour votre sécurité. Le béton frais est un milieu instable. On y glisse facilement.

Il s'éloigne sans attendre de réponse. Il marche vers la base de la grue où un homme en costume noir l'attend avec un parapluie.

Lucia reste seule devant le bac. La pluie recommence à tomber. Une pluie fine qui transforme la poussière de ciment en une pâte collante.

Elle regarde la carotte de béton. Elle remarque un détail qu'elle avait manqué. Sur la tranche du cylindre, à quatre mètres de profondeur, il y a une fibre. Un fil bleu. Du nylon. Probablement un fragment de vêtement de travail.

Elle sort un scalpel de sa trousse. Elle gratte délicatement le béton autour de la fibre.

La pointe de l'acier rencontre une résistance différente. Quelque chose de plus souple que la pierre, mais plus dur que le vide.

Elle dégage l'objet.

C'est un petit fragment blanc. Poreux. Ce n'est pas un caillou. La texture est alvéolaire.

Elle le porte à ses yeux. Ses poumons se bloquent.

C'est un éclat d'os. Humain.

La chaux n'a pas tout nettoyé. La chimie a échoué face à la physique. Une erreur de calcul de Thorne. Un surplus de matière organique qui a affaibli la densité du bloc.

Un bruit de pas derrière elle.

Elle ne se retourne pas. Elle range l'éclat d'os dans sa poche. Elle ramasse sa tablette.

— Tout va bien, Mademoiselle ?

C'est le contremaître. Un homme massif, les yeux rouges de manque de sommeil. Il regarde la carotte de béton avec nervosité.

— Le prélèvement est terminé, dit Lucia. Sa voix est monocorde. Clinique. Emmenez ça au laboratoire de chantier. Je veux les résultats de la presse hydraulique ce soir.

— Monsieur Thorne a dit que...

— Je me fiche de ce que Monsieur Thorne a dit. Je suis l'auditrice. Faites votre travail.

Elle s'éloigne d'un pas rapide. Ses chaussures de sécurité claquent sur les passerelles métalliques. Elle ne court pas. Elle ne doit pas montrer sa peur. Elle doit rester une professionnelle.

Elle monte dans sa voiture. Elle verrouille les portières. Ses mains tremblent violemment maintenant. Elle regarde le chantier par le pare-brise. Horizon. Une montagne de béton qui s'élève vers le ciel.

Un tombeau vertical de quarante étages.

Elle démarre. Ses pneus patinent dans la boue avant de mordre l'asphalte. Dans son rétroviseur, elle voit Thorne. Il est toujours là, au pied de la grue. Il ne la regarde pas. Il regarde le Secteur 4.

Il sait.

Elle sait qu'il sait.

L'équation vient de changer. Lucia Moretti n'est plus une auditrice. Elle est un surplus de béton. Une variable à éliminer pour rétablir l'équilibre du bilan financier.

Elle prend son téléphone. Elle compose un numéro qu'elle n'a pas appelé depuis des années.

— Allô ? Police judiciaire ? Je voudrais signaler une anomalie structurelle.

Elle marque une pause. Elle regarde l'éclat d'os posé sur le siège passager.

— Une anomalie de trois centimètres.

Elle raccroche. Elle sait que l'appel est déjà enregistré. Elle sait aussi que Thorne contrôle probablement les fréquences.

Elle appuie sur l'accélérateur. La ville défile, grise et indifférente. Sous ses pieds, le bitume semble soudain très mince. Une simple peau posée sur un abîme de secrets.

Derrière elle, sur le chantier Horizon, la bétonnière recommence à tourner. Un bruit de mastication sourd. Le chantier a faim. Et le béton ne ment jamais, mais il sait très bien garder le silence.

Chapitre 4

Équilibrage des Comptes

Niveau P3. Parking souterrain du chantier Horizon.

L'air est saturé d'humidité et de gaz d'échappement froids. L'éclairage au néon grésille. Un tube sur quatre est mort. Les autres oscillent entre le violet et le blanc cru.

Thorne attend derrière le pilier C-14.

Le béton est frais. Il transpire encore son trop-plein d'eau.

Vingt-trois heures douze.

Le bruit d'une berline allemande résonne dans la rampe d'accès. Des pneus larges qui écrasent le gravier. Le moteur s'arrête. L'écho met trois secondes à mourir.

Deux portières claquent.

Rossi descend côté conducteur. Un homme de soixante ans. Trop de graisse, trop de dettes.

Gallo sort côté passager. Plus jeune. Nerveux. Il ajuste son holster sous son blouson en cuir.

Ils marchent vers le centre de la zone de coulage. Leurs pas résonnent contre les parois de coffrage.

Thorne ne bouge pas. Son dos est plaqué contre la paroi froide. Il sent la vibration du monde à travers la structure.

— Elias ?

La voix de Rossi tremble. Une micro-fissure dans les cordes vocales.

Thorne sort de l'ombre. Il ne court pas. Il marche.

— Vous êtes en retard, dit Thorne.

Gallo pose la main sur sa hanche.

— C'est quoi ce rendez-vous de merde, Thorne ? Le Don a dit...

— Le Don n'est plus en mesure de dire quoi que ce soit, coupe Thorne. L'oxygène lui manque. À vous aussi.

Thorne lève le bras droit. Le Glock 17 est déjà en ligne.

Canon fileté. Silencieux carbone.

Gallo amorce un geste. Trop lent.

Une pression sur la détente. Quatre kilos de résistance.

Le projectile 9mm subsonique percute le sternum de Gallo. L'impact le projette contre un tas de fers à béton. L'acier chante sous le choc.

Rossi hurle. Un son étouffé, pathétique. Il tente de faire demi-tour.

Thorne tire une deuxième fois.

La balle entre par la nuque. Elle ressort par la mâchoire.

Rossi s'effondre sur les genoux. Ses mains griffent le sol en béton brut. Il dessine des sillons rouges avec ses ongles.

Il n'y a pas de musique. Juste le sifflement du néon défectueux.

Thorne s'approche.

Rossi est encore vivant. Ses poumons aspirent le sang qui remplit sa gorge. Un bruit de noyade à l'air libre.

Thorne s'accroupit. Il sort une paire de gants en nitrile bleu de sa poche intérieure. Il les enfle. Le latex claque contre ses poignets.

Il attrape la tête de Rossi par les cheveux.

Il sort une pince hémostatique en acier chirurgical de sa sacoche.

— La dette doit être équilibrée, murmure Thorne.

Rossi essaie de parler. Une bulle de sang éclate sur ses lèvres.

Thorne insère la pince dans la bouche béante. Il cherche la molaire supérieure gauche.

Mouvement de torsion.

Un craquement sec. Le son de l'émail qui se brise.

La racine vient. Thorne dépose la dent dans un petit tube en verre.

Il se tourne vers Gallo. Le jeune est mort. Les yeux grands ouverts sur un plafond de

400 tonnes.

Thorne répète l'opération.

Deux dents. Deux passifs effacés.

Il se relève. Ses articulations ne craquent pas.

Il traîne les corps vers la fosse de la colonne de soutien sud.

Le Secteur 4.

C'est là que le bâtiment prend racine. Là où la pression est la plus forte.

Il jette les deux hommes au fond du trou de trois mètres de profondeur.

Ils ressemblent à des sacs de ciment vides.

Thorne s'approche d'une palette de sacs empilés.

Marquage : CHAUX VIVE - CAO.

Il saisit un cutter. La lame glisse dans le papier kraft.

Il déverse le premier sac sur les visages de Rossi et Gallo.

La poussière blanche s'élève en un nuage fin. Elle pique les yeux. Elle brûle les membranes.

Thorne vide quatre sacs. Cent kilos de réactif chimique.

La chaux vive réagit à l'humidité des corps. À la sueur. Au sang.

Un sifflement commence.

La réaction exothermique monte à 300 degrés Celsius.

L'odeur arrive. Une odeur de viande cuite, de cheveux brûlés et d'ammoniac.

Thorne regarde la fumée s'élever.

Le processus de saponification des graisses a commencé. Dans deux heures, les tissus mous ne seront plus qu'une gélatine informe. Les os deviendront friables comme du plâtre.

Il n'y aura plus d'ADN. Plus de preuves. Juste du carbone.

Il se dirige vers le panneau de commande de la pompe à béton.

Le moniteur LCD affiche : "SYSTÈME PRÊT".

Il appuie sur le bouton vert.

Au-dessus, dans la rue, le camion-toupie s'ébroue. Le tambour géant change de sens de rotation.

Le bras articulé de la pompe tremble.

Le mélange B35 descend dans les conduits.

Ciment Portland, agrégats, eau, adjuvants.

Le flot gris surgit de la buse.

Il tombe dans la fosse avec un bruit de suction.

Il recouvre la chaux. Il recouvre Rossi. Il recouvre Gallo.

Huit mètres cubes de béton.

Thorne prend une règle de lissage. Il égalise la surface.

Il est méticuleux. Le niveau doit être parfait.

Pas de bulles d'air. Pas de cavités.

La structure ne supporte pas le vide.

Son téléphone vibre.

Un message crypté sur l'écran.

"L'auditrice a contacté la PJ. Signalement effectué."

Thorne ne cligne pas des yeux.

Il range son téléphone.

Il retire ses gants. Il les jette dans un sac poubelle qu'il emportera.

Il regarde le Secteur 4.

Le béton commence sa prise. La réaction chimique est irréversible.

D'ici demain matin, la colonne sera capable de supporter mille tonnes.

Rossi et Gallo font désormais partie du Grand Paris.

Ils sont l'infrastructure.

Thorne remonte vers le niveau P1.

Sa voiture est garée près de la sortie. Une Audi noire, banale.

Il monte à bord.

L'habitacle sent le cuir et le désinfectant.

Il ouvre son coffre-fort portable dissimulé sous le siège passager.

Il y dépose les deux tubes en verre.
Il regarde le bocal de formol.
Trente-quatre dents.
Il referme le coffre.
Il démarre.
Il passe devant la cabine du gardien. L'homme dort, la tête sur un journal de sport.
Thorne sort du chantier.
La pluie commence à tomber sur Paris.
Une pluie fine, acide, qui lave la poussière de ciment sur son pare-brise.
Il pense à Lucia Moretti.
Une anomalie de trois centimètres.
Elle a raison. Trois centimètres, c'est la différence entre une fondation solide et un effondrement total.
Elle est une faille dans son calcul.
Il doit la combler.

Il prend la direction du périphérique.
Sa main sur le volant est immobile. Ses ongles sont propres.
Il visualise le plan de la ville comme un immense coffrage.
Tout ce qui n'est pas structurel doit être éliminé.
Il arrive à son appartement de fonction.
Troisième étage. Vue sur le chantier Horizon.
Il ne se déshabille pas.
Il s'assoit à son bureau en verre.
Il ouvre son ordinateur.
Il accède aux caméras de surveillance de la PJ.
Il voit Lucia. Elle est assise dans une salle d'interrogatoire.
Elle tient un gobelet en carton. Ses doigts tremblent.
Thorne zoome sur son visage.
Il observe la dilatation de ses pupilles.
— Mauvaise équation, Lucia, dit-il à voix basse.

Il sort un carnet de notes.

Il écrit : "Secteur 5. Volume requis : 60 kg. Densité : variable."

Il ferme le carnet.

Il regarde l'heure.

02h45.

Le béton du Secteur 4 est en train de chauffer.

Le cœur de la colonne atteint sa température maximale.

La matière dévore le crime.

Le silence revient sur Horizon.

Demain, les ouvriers marcheront sur les tombes sans le savoir.

Ils diront que le sol est ferme.

Ils auront raison.

Rien n'est plus solide qu'un secret coulé dans le B35.

Chapitre 5

L'Erreur de Trois Centimètres

04h12. Chantier Horizon. Secteur 4.

Le brouillard sature l'air. Une soupe grise et froide qui s'accroche aux armatures métalliques. Le projecteur halogène de la grue G2 balaie la zone. Une lumière crue. Chirurgicale. Elle découpe des ombres nettes sur le sol détrempe.

Kassim tient le perforateur thermique. Vingt kilos d'acier et de vibrations. Ses bras encaissent les chocs. Le bruit est un hurlement continu qui déchire le silence de la Zone Franche. Il enfonce un fer à béton de douze mètres. Un "Tor" de vingt millimètres de diamètre.

Le sol résiste. Puis, il cède.

La résistance disparaît d'un coup. Le perforateur plonge. Kassim bascule en avant. Ses bottes glissent dans la boue argileuse. Il jure. Il remonte la tige de métal.

Le fer ressort. Il n'est plus gris. La pointe est maculée d'un liquide sombre. Visqueux. L'odeur frappe Kassim à la gorge. Ce n'est pas de la graisse de décoffrage. Ce n'est pas de l'huile hydraulique. C'est une odeur de viande oubliée au soleil. Douceâtre. Écoeurante.

Kassim s'arrête. Il lâche la machine. Le silence revient, lourd comme une chape de plomb. Il regarde le trou de forage. Un petit geyser de liquide noir remonte à la surface de la dalle fraîchement coulée.

— Marek ! gueule Kassim. Marek, viens voir !

Marek, le chef de chantier, arrive en claudiquant. Il crache un filet de tabac brun. Il observe la tache qui s'élargit sur le béton B35. Il sort sa lampe torche. Le faisceau perce l'obscurité du forage.

— C'est quoi cette merde ? demande Kassim. Ses mains tremblent. Il essuie la tige avec un chiffon gras. Le chiffon devient rouge sombre.

Marek ne répond pas. Il connaît la rumeur. Il connaît le protocole. Il sort son téléphone. Il compose un numéro enregistré sous le nom "ARCHITECTE".

Elias Thorne ne dort pas. Il attend que la matière se stabilise.

Le téléphone vibre sur la table de chevet. Pas de sonnerie. Juste une impulsion mécanique. Thorne décroche à la première vibration.

— Parlez.

— Secteur 4, dit la voix de Marek. On a une fuite. Le ferrailage a percé la poche.

— Profondeur ?

— Douze mètres. On devait être à douze mètres trente.

— J'arrive.

Thorne raccroche. Il se lève. Ses mouvements sont fluides. Précis. Il enfle un costume gris anthracite. Une chemise blanche amidonnée. Pas de cravate. Il vérifie l'ajustement de ses manchettes.

Il ouvre son coffre-fort mural. Il prend une paire de gants en latex noir et un télémètre laser Leica. Il ajoute un carnet de notes à spirales.

Vingt minutes plus tard, l'Audi A8 noire franchit la grille du chantier Horizon. Thorne descend du véhicule. Ses chaussures de ville ne touchent pas la boue. Il marche sur les planches de coffrage. Un équilibriste du chaos.

Marek l'attend près de la foreuse. Kassim est à l'écart. Il fume nerveusement.

— Où est-ce ? demande Thorne.

Sa voix est un scalpel. Marek désigne le trou. La tache noire s'est figée sous l'effet du froid, créant une auréole sinistre sur le gris du béton.

Thorne s'agenouille. Il ignore la poussière qui salit son pantalon à quatre mille euros. Il enfle ses gants. Le craquement du latex est le seul bruit dans le secteur.

Il prend le fer à béton taché. Il approche son nez. Il analyse l'odeur. Acides gras en décomposition. Gaz de putréfaction comprimés. Il observe la texture du fluide.

— Vous avez utilisé la carotteuse ?

— Non, Monsieur Thorne, répond Marek. Juste le perforateur pour les fers de reprise. On suivait le plan de ferrailage.

— Le plan est exact, dit Thorne. C'est la réalité qui a dérivé.

Il sort son télémètre laser. Il prend une mesure depuis l'angle du mur porteur Sud. Puis une autre depuis la colonne C-12. Il note les chiffres dans son carnet. Son écriture est petite, anguleuse.

Calcul mental.

Volume de la poche : environ 0,08 mètre cube.

Densité du béton sus-jacent : 2400 kg/m³.

Pression exercée à 12 mètres : 2,8 bars.

Thorne se relève. Ses yeux fixent un point invisible dans la structure.

— Une erreur de trois centimètres, dit-il.

Marek fronce les sourcils.

— Trois centimètres ? C'est rien, Monsieur. Dans le bâtiment, on est à cinq centimètres de tolérance.

— Pas ici, dit Thorne. Pas avec cette cargaison. Le corps a glissé lors de l'injection du béton liquide. Le courant de convection du B35 a déplacé la masse vers le haut. Il aurait dû rester sous la semelle de fondation. Il est maintenant dans l'enrobage.

Thorne regarde Kassim. L'ouvrier évite son regard. Kassim sait ce qu'il a percé. Il a senti la résistance d'un os. Le craquement d'une cage thoracique sous la mèche de carbure.

— Trois centimètres, répète Thorne. C'est la distance entre l'oubli et l'incarcération.

Il se tourne vers Marek.

— Combien d'hommes ont vu ça ?

— Juste Kassim. Et moi.

— Bien. Marek, allez chercher un sac de ciment à prise rapide et deux litres d'époxy structurel. Maintenant.

Marek s'exécute. Il court vers le dépôt.

Thorne s'approche de Kassim. L'ouvrier recule d'un pas. Il sent l'odeur de chaux vive qui émane de Thorne. Une odeur de mort propre.

— Tu as une famille, Kassim ?

— Oui... au pays. Trois enfants.

— Le béton est une science exacte, Kassim. S'il y a une bulle d'air, la structure s'effondre. S'il y a un témoin, la structure s'effondre aussi.

Thorne sort une liasse de billets de sa poche intérieure. Des coupures de deux cents euros. Il les tend à Kassim.

— Prends des vacances. Longues. Ne reviens pas sur ce chantier. Si je te revois, tu deviendras une variable d'ajustement dans le Secteur 5. Tu comprends le terme "ajustement" ?

Kassim prend l'argent. Ses doigts tremblent tellement qu'il manque de faire tomber les billets dans la boue. Il hoche la tête violemment. Il ramasse ses affaires et disparaît dans l'obscurité, vers le parking des ouvriers.

Marek revient avec le matériel. Thorne prend le seau d'époxy.

— Versez le ciment, ordonne Thorne.

Il regarde Marek boucher le trou. Le mélange chimique réagit. Une légère fumée blanche s'échappe du forage. La réaction exothermique. La chaleur dénature les dernières traces d'ADN. Le liquide noir est absorbé, polymérisé, pétrifié.

Thorne reprend son carnet. Il raye une ligne.

— Cette zone doit être recouverte par la chape de finition d'ici deux heures, dit Thorne. Doublez le ferrailage de surface. Je veux trente centimètres de béton supplémentaire sur ce quadrant.

— Mais le client va demander pourquoi on augmente les coûts, objecte Marek.

— Dites-leur que le sol présente des cavités karstiques imprévues. Dites-leur que je ne prends aucun risque avec la stabilité structurelle du Grand Paris.

Marek acquiesce. Il sait qu'on ne discute pas avec l'Architecte.

Thorne retourne à sa voiture. Il retire ses gants en latex. Il les place dans un sac en plastique hermétique qu'il glisse sous son siège.

Il regarde le chantier Horizon. Les grues ressemblent à des potences géantes sous la lune pâle. Il pense à Lucia Moretti. Elle est comme ce fer à béton. Elle fouille. Elle perce la surface. Elle cherche la faille.

Il sort son téléphone. Il appelle son bureau.

— Ici Thorne. Modifiez le planning de l'auditrice Moretti. Elle veut inspecter les fondations ? Donnez-lui ce qu'elle veut. Rendez-vous demain soir, 23h00, Secteur 4. Prévoyez une toupie de B35 en attente. Livraison "Zéro-Négatif".

Il raccroche.

Il démarre le moteur. Le ronronnement du V8 est le seul signe de vie dans ce désert de pierre.

Trois centimètres.

Il ne fera pas deux fois la même erreur.

Le prochain corps sera coulé à vingt mètres de profondeur.

Dans la roche mère.

Là où même le temps finit par se briser.

Il quitte le chantier. Dans son rétroviseur, les projecteurs halogènes s'éteignent les uns après les autres.

Paris dort.

Sous ses pieds, le béton durcit.

La ville est une nécropole qui s'ignore.
Et Elias Thorne est son fossoyeur en costume trois pièces.

Il vérifie l'heure sur sa montre.

05h14.

Le temps de prendre une douche. De changer de chemise.

La journée de l'Architecte ne fait que commencer.

Il doit préparer le coffrage pour Lucia.

Elle sera sa plus belle réussite structurelle.

Une inclusion parfaite.

Sans bulle d'air.

Sans erreur de calcul.

Chapitre 6

Analyse de Défaillance

05h45. Appartement de Thorne.

L'eau frappe le carrelage. 42 degrés Celsius. Précis.

Elias Thorne ne sent pas la chaleur. Il sent la texture de sa peau.

Il se rase. La lame de son rasoir de sûreté est une Merkur. Acier allemand.

Un passage dans le sens du poil. Un passage à contre-sens.

Aucune coupure. Le sang est une perte de données inutile.

Il enfle une chemise blanche. Amidonnée. Rigide comme un coffrage.

Il noue sa cravate. Un nœud Windsor. Symétrie parfaite.

Il regarde son bocal de formol. La dernière dent baigne dans le liquide trouble.

C'était un molaire. Elle appartenait à un comptable qui jouait avec les zéros.

Thorne ferme son coffre-fort. Le mécanisme claque avec un son mat.

La journée commence.

07h12. Chantier Horizon.

Le brouillard rampe sur le Secteur 4.

L'air est saturé de particules fines. PM2.5. Thorne respire par le nez.

Il marche sur les planches de coffrage. Son pas est assuré.

Il s'arrête devant le pilier P-22.

L'erreur de trois centimètres est là. Invisible pour un œil profane.

Pour Thorne, c'est une balafre. Un cri dans le silence du béton.

Le fer à béton a percé le thorax de l'associé de Valeri.

L'acier a rencontré l'os. La structure est compromise.

Pas par la faiblesse du métal. Par l'intrusion de la chair.

La chair est spongieuse. Elle pourrit. Elle crée des poches de gaz.

Le gaz affaiblit la compression.

Thorne sort son pied à coulisse. Il mesure l'écartement.
Le béton a déjà pris. 48 heures de séchage.
Il faut agir vite. Avant la cristallisation complète des silicates de calcium.

10h30. La cabine de la grue Potain MDT 389.
Thorne est monté par l'échelle intérieure. 60 mètres de vide.
Ses mains n'ont pas tremblé. Ses poumons n'ont pas brûlé.
Il est assis dans le siège du grutier. L'homme a été envoyé en pause prolongée.
Thorne observe le sol à travers la vitre panoramique.
Le chantier est un diagramme de Voronoï. Des zones d'influence. Des points de pression.

En bas, une silhouette orange s'agite.

Lucia Moretti.

Elle porte un casque blanc. Des chaussures de sécurité Jallatte.
Elle tient un appareil de la taille d'une boîte à chaussures.
Un scanner à ultrasons Proceq GP8000.
C'est un outil de précision. Il envoie des ondes haute fréquence à travers la masse.
Il détecte les vides. Il détecte les inclusions.
Il détecte les mensonges.

Thorne prend ses jumelles. Des Leica Noctivid.

Il ajuste la mise au point.

Il voit le visage de Lucia. Elle est tendue. Ses sourcils se rejoignent.

Elle ne scanne pas les joints de reprise. Elle ne cherche pas les bulles d'air.

Elle déplace le capteur sur le flanc du pilier P-22.

Elle cherche une densité spécifique.

Celle d'un corps humain.

L'eau des tissus. Le calcium des os.

Le scanner affiche des ondes sur son écran déporté.

Thorne voit Lucia s'arrêter. Elle revient en arrière.

Elle a trouvé l'anomalie.

Elle pose sa main sur le béton froid. Elle reste immobile.
Elle ne prend pas de notes. Elle ne prévient pas son équipe.
Elle écoute la pierre.
Thorne comprend. Elle sait que son père est quelque part sous ses pieds.
Peut-être pas ici. Peut-être dans les fondations de la tour d'à côté.
Mais elle a trouvé un écho. Un fantôme de carbone dans une cage d'acier.

14h00. Bureau de chantier. Algeco climatisé.
L'odeur du café brûlé et de la sueur.
Don Vittorio Valeri est assis sur une chaise de bureau bon marché.
Elle grince sous ses 130 kilos.
Son concentrateur d'oxygène siffle. Un bruit de respiration mécanique.
« Thorne, dit Valeri. La petite fouine gratte le sol. »
Thorne regarde les plans étalés sur la table.
« Elle utilise un scanner, répond Thorne. Secteur 4. »
Valeri tousse. Un bruit de gravier dans un mixeur.
« Qu'est-ce qu'elle a vu ? »
« Elle a vu une variation de densité. Elle croit à un défaut de coulage. »
« Et si elle creuse ? »
Thorne lève les yeux. Ses pupilles sont fixes.
« On ne creuse pas dans le B35, Vittorio. On démolit. Ou on recouvre. »
Valeri tripote son masque à oxygène.
« Elle doit disparaître, Thorne. La dette ne s'efface pas avec des prières. »
« La dette sera restructurée ce soir, dit Thorne. À 23h00. »
« Le béton ? »
« Livraison Zéro-Négatif. Une toupie de huit mètres cubes. »
Valeri sourit. Ses dents sont jaunies par le tabac et la maladie.
« Fais ça proprement. Je ne veux pas de fissures dans mon héritage. »
Thorne ne répond pas. Il quitte l'Algeco.
La propreté est une notion relative.

19h45. Le soleil tombe derrière les grues.
Le ciel est de la couleur d'un hématome. Violet et gris.
Les ouvriers quittent le site. Les moteurs des camions s'éteignent.
Le silence s'installe. Un silence lourd. Minéral.
Thorne est resté dans l'ombre du bâtiment B.
Il prépare le coffrage.
Il utilise des panneaux de contreplaqué bakéliné.
Il installe des étais en acier galvanisé.
Chaque vis est serrée au couple.
Il vérifie l'étanchéité des joints.
Une fuite de laitance et le niveau baisserait.
L'inclusion doit être totale.
Il prépare ensuite le mélange de reprise.
Un additif de liaison. Résine époxy.
Il badigeonne la surface du pilier P-22.
Le vieux béton doit fusionner avec le nouveau.
Une soudure moléculaire.
Il regarde sa montre. 22h15.
Le timing est la clé de toute structure.

22h50. Une paire de phares traverse le portail du chantier.
Une Peugeot 208 grise. Lucia Moretti.
Elle éteint le moteur. Elle ne descend pas tout de suite.
Thorne l'observe depuis le premier étage.
Elle vérifie son téléphone. Elle hésite.
Elle finit par sortir. Elle a son scanner dans son sac à dos.
Elle marche vers le Secteur 4.
Ses chaussures de sécurité claquent sur les dalles de béton.
Thorne descend l'escalier de service. Sans bruit.
Il porte ses gants en nitrile. Noir.
Il porte son gilet de haute visibilité. Il fait partie du décor.

Lucia arrive devant le pilier P-22.

Elle allume sa lampe frontale. Le faisceau est blanc. Violent.

Elle sort son scanner. Elle le pose contre la paroi.

« Vous êtes en retard pour l'audit, Moretti. »

La voix de Thorne est un rasoir sur de la soie.

Lucia sursaute. Elle se retourne.

Elle ne crie pas. Elle recule d'un pas.

Son souffle est court. Ses mains serrent l'appareil.

« Monsieur Thorne. Je ne vous attendais pas ici. »

« Le chantier ne dort jamais. La structure travaille. La nuit, on entend les tensions se libérer. »

Thorne s'approche. Il entre dans le cercle de lumière de la frontale.

Il ne cligne pas des yeux.

« Qu'est-ce que vous avez trouvé dans ce pilier ? » demande-t-il.

Lucia serre les dents. Son menton tremble légèrement.

« Une anomalie. 35 centimètres sur 20. Forme irrégulière. »

« Une bulle d'air ? »

« Non. La signature acoustique est différente. C'est de l'organique. »

Elle le regarde dans les yeux. Elle cherche une faille.

Elle ne trouve que de l'anhracite.

« Mon père travaillait pour Valeri, dit-elle. Il y a dix ans. Un chantier à la Défense. »

« Je connais le dossier, dit Thorne. Disparition inexpliquée. »

« Il n'a pas disparu. Il a été intégré. »

Thorne hoche la tête.

« C'est un terme technique précis. L'intégration. »

Il fait un pas de plus.

« Vous avez une intuition, Moretti. Mais le béton ne rend pas ce qu'il a pris. »

23h00. Un grondement lointain.

Les vibrations montent du sol.

La toupie de béton arrive. Un monstre de 32 tonnes.

Le tambour tourne lentement. Un bruit de broyeur de pierres.
Les phares du camion balaient le Secteur 4.
Lucia regarde le camion. Elle comprend.
Elle tente de contourner Thorne.
Il attrape son bras. Sa poigne est une pince hydraulique.
Il ne serre pas trop fort. Juste assez pour stopper le mouvement.
« L'analyse de défaillance est terminée, dit Thorne. »
« Lâchez-moi ! Je vais appeler la police ! »
« Le signal est brouillé ici. Trop d'acier dans les murs. »
Thorne la guide vers la zone de coffrage.
Il la pousse doucement contre le pilier P-22.
Le camion de béton recule. Le bip-bip de la marche arrière rythme les battements du cœur de Lucia.
Le chauffeur descend. Il ne regarde pas. Il porte un casque antibruit.
Il déploie la goulotte.
Thorne regarde Lucia.
Ses yeux sont larges. Le blanc de ses sclérotiques brille dans le noir.
Elle ne supplie pas. Elle est pétrifiée par la logique de la scène.
« Une inclusion parfaite, murmure Thorne. Sans bulle d'air. »
Il prend le scanner de Lucia. Il le pose au sol.
Il sort son pistolet d'abattage pneumatique. Un outil de boucher.
Rapide. Silencieux. Efficace.
Il place l'embout contre la tempe de la jeune femme.
« Trois centimètres, dit-il. C'était l'erreur. Je vais la corriger. »

Le percuteur claque.
Le corps de Lucia s'effondre.
Thorne la ramasse. Elle est légère.
Il la dépose dans le coffrage préparé.
Il arrange ses membres. Il veut une position stable.
Pour ne pas gêner le flux du mélange.

Il fait signe au chauffeur.
Le béton B35 commence à couler.
C'est une lave grise. Dense. Visqueuse.
Elle recouvre les chaussures de sécurité. Les genoux. Le torse.
Thorne surveille la montée du niveau.
Il utilise une aiguille vibrante pour chasser les dernières bulles d'air.
Le béton engloutit le visage de Lucia.
Le gris remplace le rose.
La pierre remplace la vie.
Thorne regarde sa montre. 23h42.
Le coulage est terminé.
La surface est lisse. Parfaite.
Il n'y a plus d'anomalie.
Il n'y a plus de dette.
Juste une structure solide.
Prête pour les quarante prochaines années.

Thorne ramasse le scanner. Il le glisse dans son sac.
Il salue le chauffeur.
Le camion s'en va.
Thorne reste seul devant le pilier.
Il pose sa main sur le coffrage vibrant encore sous la pression du béton frais.
Il sent la chaleur chimique de la prise.
La réaction exothermique.
C'est la seule chaleur qu'il tolère.
Il se détourne.
Le Secteur 4 est en ordre.
L'Architecte peut aller dormir.
Demain, le béton sera dur comme de la justice.
Et personne n'entendra plus jamais parler d'analyse de défaillance.

Chapitre 7

Compression Axiale

L'oxygène siffle dans les canules nasales de Vittorio Valeri. Un bruit de suction mécanique. Régulier. Agaçant. Don Vittorio est assis derrière son bureau en acajou. Sa peau ressemble à du parchemin mouillé. Ses doigts boudinés tapotent la surface vernie. Il transpire. Une sueur grasse qui imprègne son col de chemise en soie.

Thorne est debout devant la fenêtre. Il observe le parc de la villa. La pelouse est trop verte. Engrais chimique. Une anomalie visuelle.

— Ils arrivent, Thorne. Dans une heure.

Valeri parle avec difficulté. Chaque phrase est une lutte contre ses propres poumons.

— Qui ? demande Thorne.

— Les émissaires de la firme Sokolov. La dette n'attend plus. Ils veulent des garanties. Ou des têtes.

Thorne se retourne. Son costume gris ne présente aucun faux pli. Ses mains sont jointes derrière son dos. Il fixe Valeri. Il ne cligne pas des yeux.

— La trésorerie est à sec, Vittorio. Vous le savez. Le Grand Paris a englouti les derniers actifs liquides.

— Trouve une solution, Elias. Tu es l'Architecte. Construis-moi une sortie de secours.

Thorne avance vers le bureau. Il pose un dossier noir sur la table. Le bruit du papier

contre le bois est sec.

— On ne construit pas sur du sable, Vittorio. La structure Valeri est en état de ruine imminente. Les fondations sont compromises par vos retraits personnels.

Valeri siffle. Une quinte de toux secoue son corps massif. Il plaque un mouchoir sur sa bouche. Des taches rouges apparaissent sur le tissu blanc.

— Je ne t'ai pas appelé pour un audit comptable. Je t'ai appelé pour nettoyer.

— La Centrale à Béton, dit Thorne.

— Quoi ?

— Invitez-les là-bas. À minuit. C'est un terrain neutre. Industriel. Propre.

— Pourquoi là-bas ?

— La renégociation demande de l'espace. Et une logistique spécifique.

Thorne quitte la pièce. Il n'attend pas de réponse. Il connaît l'inertie de Valeri. Le vieil homme n'a plus le choix. Il est une charge morte dans un bâtiment qui s'effondre.

23h15. La Centrale à Béton "Le Broyeur" se dresse contre le ciel de banlieue. Une cathédrale de métal galvanisé et de silos vertigineux. L'odeur est partout. Ciment sec. Poussière de roche. Eau stagnante.

Thorne est dans la salle de commande. Les écrans LCD jettent une lueur bleue sur son visage anguleux. Il manipule les curseurs de la console.

Configuration du mélange : B45. Haute résistance.

Granulométrie : 0/14.

Adjuvant : Accélérateur de prise. Dose maximale.

Rapport Eau/Ciment : 0,4.

Le malaxeur géant démarre au rez-de-chaussée. Un grondement de séisme contrôlé. Les parois de la tour vibrent. Thorne ajuste ses gants en cuir fin. Il descend l'escalier métallique. Ses pas résonnent. Un son clair. Précis.

En bas, deux berlines noires pénètrent dans l'enceinte. Elles soulèvent des nuages de poussière grise. Les phares déchirent l'obscurité. Les moteurs s'éteignent. Silence.

Quatre hommes descendent. Manteaux longs. Visages fermés. Des professionnels. Ils ne regardent pas le paysage. Ils cherchent les angles de tir.

Valeri est déjà là. Il est assis sur une chaise de chantier en plastique. Son concentrateur d'oxygène ronronne à ses pieds. Il a l'air d'un sac de linge sale déposé par erreur au milieu de l'usine.

Thorne s'avance vers les nouveaux venus.

— Messieurs. Je suis Elias Thorne. L'Architecte.

L'homme de tête fait un pas. Il est plus jeune que les autres. Un cou de taureau. Des yeux de requin.

— Je suis Marek. Où est l'argent ?

— L'argent est une fiction comptable, répond Thorne. Nous sommes ici pour parler de structures. De durabilité.

Marek sourit. Ses dents sont trop blanches.

— On ne paie pas Sokolov avec de la philosophie. On veut le virement. Maintenant. Ou on emmène le gros.

Il désigne Valeri d'un signe de tête méprisant. Valeri essaie de dire quelque chose. Sa gorge se serre. Il aspire l'oxygène avec avidité.

— Le secteur du bâtiment souffre de compressions axiales, continue Thorne d'une voix monocorde. Les charges deviennent trop lourdes pour les piliers existants. Il faut parfois alléger la structure pour éviter l'effondrement global.

Thorne active une commande sur son boîtier portable.

Au-dessus de Marek, la trémie de déchargement s'ouvre.

Ce n'est pas du béton. Pas encore.

C'est une pluie de graviers concassés. Six tonnes de roches volcaniques.

Le bruit est assourdissant. Marek et ses hommes n'ont pas le temps de réagir. Ils sont ensevelis sous la masse minérale. Ce n'est pas une exécution. C'est un remblayage.

L'un des hommes tente de dégager son arme. Son bras dépasse du tas de cailloux. Thorne s'approche. Il appuie son talon sur le poignet de l'homme. Il appuie jusqu'à ce qu'il entende l'os craquer. Un craquement sec. Comme une branche morte.

Thorne retire son pied. Il regarde sa montre.

— Le mélange est prêt.

Il appuie sur un deuxième bouton.

Les lances de projection s'activent. Un jet de mortier liquide haute pression frappe le tas de gravats. Le béton B45, enrichi en accélérateur, sature les interstices entre les pierres. C'est une injection chimique.

Marek hurle. Sa bouche se remplit de gris. Le mélange est basique. pH 12. Il brûle les tissus oculaires. Il corrode les muqueuses.

Thorne observe le processus. Il note la fluidité du mélange.

— L'homogénéité est satisfaisante, murmure-t-il.

Valeri tremble sur sa chaise en plastique. Il a fermé les yeux. Il ne peut plus respirer. Son concentrateur d'oxygène a aspiré de la poussière de ciment. Le moteur s'étouffe. Un bruit de râle mécanique.

— Elias... Elias... arrête...

Thorne ne l'écoute pas. Il vérifie la pression hydraulique des pompes.

Le tas de gravats s'est transformé en un bloc compact. Une excroissance grise au milieu du sol de la centrale. Les quatre hommes sont intégrés à la masse. Ils ne sont plus des créanciers. Ils sont des granulats. Une armature biologique.

Le béton commence à chauffer.

— Réaction exothermique, explique Thorne à l'adresse de Valeri. La prise chimique dégage de la chaleur. Environ 50 degrés au cœur du bloc. C'est la vie qui s'en va. C'est la pierre qui prend possession de l'espace.

Thorne s'approche de Valeri. Le vieil homme est livide. Sa peau a pris une teinte violacée.

— Ils vont envoyer d'autres hommes, Thorne. Sokolov ne s'arrêtera pas.

— Je sais. Mais la structure est désormais plus stable. Nous avons éliminé les

vecteurs de pression immédiats.

Thorne ramasse une truelle sur un établi. Il s'approche du bloc encore frais. Il lisse la surface supérieure avec une précision chirurgicale. Il élimine les bavures. Il cherche la planéité parfaite.

— Regardez, Vittorio. C'est propre. C'est définitif. Pas de traçabilité bancaire. Pas de cadavres. Juste du mobilier urbain en devenir.

Thorne se redresse. Il range la truelle.

— Le problème, Vittorio, c'est que votre dette est une variable exponentielle. Ce bloc ne suffira pas.

Il fixe le vieil homme. Valeri comprend. Sa main cherche désespérément son masque à oxygène. Thorne retire doucement la canule du nez du Don.

— Votre masse volumique est intéressante, Vittorio. Environ 110 kilos. Une fois déshydraté et broyé, vous pourriez stabiliser environ quatre mètres cubes de fondation pour le futur centre commercial.

Valeri essaie de se lever. Ses jambes lâchent. Il s'effondre au sol. Ses mains grattent le béton dur de l'usine.

— Tu... tu ne peux pas...

— Je suis l'Architecte, Vittorio. Je ne ressens rien. Je calcule. Et l'équation dit que vous êtes devenu un passif toxique.

Thorne fait signe à un employé qui attendait dans l'ombre. Un homme massif, sans visage, portant un tablier de caoutchouc.

— Préparez le deuxième malaxeur, dit Thorne. Dosage spécial.

L'employé s'approche de Valeri. Le vieil homme essaie de crier. Mais ses poumons sont pleins de poussière. Il n'émet qu'un sifflement ténu. Un bruit de pneu qui se dégonfle.

Thorne se détourne. Il remonte vers la salle de commande.

Il regarde par la baie vitrée. En bas, le bloc de béton contenant Marek et ses hommes est déjà en train de durcir. La surface est mate. Froide.

Thorne sort son carnet de notes. Un carnet à couverture de cuir noir.

Il écrit :

*Chapitre 7. Compression Axiale effectuée. Réduction de la dette de 14%.
Amortissement des charges par intégration minérale. Prochain objectif :
Consolidation des actifs restants.*

Il ferme le carnet.

Le bruit du deuxième malaxeur commence. Plus puissant que le premier.

Thorne sort une cigarette. Il l'allume. La fumée bleue stagne dans l'air saturé de ciment.

Le béton n'attend pas. Il ne pardonne pas. Il se contente d'être.

Thorne regarde sa montre. 00h45.

Le planning est respecté.

La restructuration continue.

Il quitte la pièce. Le claquement de ses talons sur le métal est le seul oraison funèbre que recevra Vittorio Valeri.

Dehors, le vent se lève. Il emporte la poussière grise vers la ville. Une poussière qui se déposera sur les fenêtres, sur les voitures, sur les poumons des passants.

Tout le monde finit par respirer le béton de Thorne.

C'est une fatalité structurelle.

Chapitre 8

Carottage

Trois heures du matin. Le chantier Horizon est un squelette d'acier sous une pluie fine. L'humidité sature l'air. Elle plaque la poussière de ciment au sol. Une boue grise, visqueuse, qui colle aux semelles.

Lucia Moretti est une ombre parmi les ombres. Elle porte sa parka haute visibilité retournée, côté noir. Ses chaussures de sécurité écrasent les flaques sans bruit. Dans son dos, un sac de transport tactique. Douze kilos de matériel de précision.

Elle s'arrête devant le plot 4-B. La zone de l'erreur.

Trois centimètres de décalage sur les plans de Thorne. Un détail pour un profane. Une signature pour Lucia. Le béton ne ment jamais. Il se dilate, il se rétracte, il craque. Mais il ne dévie pas de sa trajectoire sans une raison structurelle interne. Un corps étranger.

Elle pose son sac. Les gestes sont automatiques. Précis. Elle sort la carotteuse portative Hilti DD 150. Moteur électrique. Couronne diamantée de 100 millimètres.

Elle fixe le bâti au sol. Le bruit du perforateur pour les chevilles d'ancrage déchire le silence du chantier. Elle s'arrête. Écoute. Rien. Seul le gémissement du vent dans les grues à tour. Elle reprend.

Le foret s'enfonce. Elle connecte la pompe à eau manuelle. Le liquide refroidit la tête de coupe. Une boue laiteuse commence à déborder du trou. La *laitance*. Le sang du béton.

Lucia appuie. La pression doit être constante. Trop forte, le diamant s'émousse. Trop faible, il polit la pierre sans la trancher. Ses avant-bras brûlent. La vibration remonte dans ses articulations, frappe ses dents, résonne dans son crâne.

Dix centimètres. Quinze.

Le moteur de la carotteuse change de tonalité. Un sifflement aigu. Le diamant vient de heurter quelque chose de dur. Pas du gravier. Pas du silex. De l'acier.

Elle ne recule pas. Elle augmente le débit d'eau. La couronne ronge le métal. Un fer à béton de douze. Elle sent la résistance céder. Puis, soudain, plus rien. Le vide. La carotteuse plonge de deux centimètres dans une poche d'air.

Lucia coupe le moteur.

Le silence retombe, lourd comme une chape. Ses mains tremblent sous l'effet des vibrations résiduelles. Elle dévisse la couronne. À l'intérieur du tube, le cylindre de béton. La carotte.

Elle utilise un extracteur. Le bloc de pierre grise glisse sur la bâche de protection. Il mesure vingt centimètres de long. Lucia braque sa lampe frontale.

Le béton est sain sur les dix premiers centimètres. B35 standard. Granulométrie 0/20. Puis vient la coupure. Le fer à béton sectionné net. Et juste en dessous, une zone de porosité anormale. Des bulles d'air emprisonnées. Le signe d'une décomposition organique ayant dégagé des gaz lors de la prise.

Au centre de la face inférieure de la carotte, un fragment sombre dépasse de la matrice grise.

Lucia ne le touche pas. Pas ici.

Elle range le matériel. Rebouche le trou avec un mortier de scellement rapide. Efface ses traces. Elle quitte le chantier à 4h12. Le gardien dort dans sa guérite, bercé par le bourdonnement d'un radiateur d'appoint.

Le laboratoire de l'Institut Supérieur des Matériaux est désert. Lucia possède les clés. Elle est chez elle entre les presses hydrauliques et les spectromètres. L'odeur est rassurante : acide sulfurique, solvants, pierre froide.

Elle place la carotte sous une hotte aspirante.

Elle prépare une solution d'acide chlorhydrique à 30 %. Le protocole de dissolution sélective. L'acide dévore le calcaire du ciment mais épargne les fibres synthétiques et les métaux nobles.

Elle verse le liquide. Une réaction chimique immédiate. Une effervescence blanche. La mousse monte, ronge la gangue de pierre. Lucia observe. Son visage est un masque de porcelaine. Ses yeux ne cillent pas derrière ses lunettes de protection.

Une heure passe. Le bloc se désagrège. Les granulats tombent au fond du bécher en pyrex.

Elle utilise une pince de précision. Elle retire les débris. Un morceau de phalange humaine, noirci, s'effrite au contact de l'air. Elle l'ignore. Ce n'est pas ce qu'elle cherche. Le béton de Thorne est un cimetière, elle le sait depuis longtemps.

Elle cherche la preuve. La signature de l'Architecte.

Au fond du récipient, une masse souple résiste. Lucia la récupère. Elle la rince à l'eau distillée, puis à l'éthanol. Elle l'étale sur une plaque de verre.

C'est un fragment de tissu. Environ quatre centimètres carrés.

Elle règle le microscope binoculaire. Grossissement x40.

La structure apparaît. Un tissage complexe. Armure sergé. Fil de laine ultra-fin, peigné, mélangé à 2 % de soie pour l'éclat. Le compte de fils est indécent. C'est du "Super 150s". Un drap de luxe.

Elle change l'éclairage. Lumière rasante.

Le motif se révèle. Un Prince de Galles discret. Un fil bleu ciel presque invisible traverse la trame grise.

Lucia sent une pointe d'acier lui traverser le sternum. Sa respiration se bloque. Elle connaît ce motif. Elle connaît la provenance du drap. *Dormeuil, Angleterre.*

Elle se lève. Ses jambes sont de coton. Elle se dirige vers le fond du laboratoire, là où sont entreposées les archives personnelles. Elle sort une boîte en carton. À l'intérieur, des photos jaunies, des carnets de notes. Et une petite pochette en plastique contenant une chute de tissu.

Elle revient vers le microscope. Elle pose la chute de la pochette à côté du fragment prélevé dans la carotte.

L'identité est parfaite. Le même fil bleu. La même torsion du brin. La même densité.

Ce costume n'était pas un prêt-à-porter. C'était du sur-mesure. Tailleur : *A. Caraceni, Milan*. Un seul client dans la région parisienne commandait ce motif précis il y a dix

ans.

Son père.

Le fragment ne provient pas d'une "dette" récente de Thorne. Il provient des fondations d'origine. Le Maçon n'a pas seulement tué le père de Lucia. Il l'a utilisé comme granulats pour stabiliser ses premiers profits.

Lucia retire ses gants de latex. Un bruit sec.

Elle regarde ses mains. Elles sont stables maintenant. Une stabilité minérale.

Elle sort son téléphone. Compose un numéro enregistré sous un pseudonyme.

— C'est Moretti, dit-elle. Sa voix est un scalpel.

— Vous avez les résultats ? demande l'interlocuteur.

— J'ai mieux que ça. J'ai la faille structurelle.

Elle raccroche.

Elle regarde la carotte de béton dissoute. Le reste de la phalange humaine flotte dans l'acide.

Elias Thorne croit en la résistance des matériaux. Il croit que 400 tonnes de B35 peuvent étouffer n'importe quelle vérité.

Il fait une erreur de calcul.

Le béton a une mémoire de compression. Et Lucia Moretti vient de trouver le point de

rupture.

Elle prend son sac. Elle sort du laboratoire.

Dehors, le jour se lève sur le Grand Paris. Le ciel a la couleur du ciment frais. Une ville construite sur des cadavres, tenue par des tiges d'acier et des mensonges.

Lucia démarre sa voiture. Le moteur grogne.

L'audit commence maintenant. Et elle ne se contentera pas de vérifier les factures.

Elle va démolir l'Architecte, pierre par pierre.

À 5h45, Lucia roule vers le chantier Horizon. Dans son coffre, la carotteuse est prête pour un deuxième prélèvement. Plus profond. Plus létal.

Thorne a dit que le béton ne pardonnait pas.

Il va bientôt découvrir que Lucia non plus.

Chapitre 9

Vices Cachés

03h12.

L'immeuble est un parallélépipède de briques rouges. Années 70. Logements sociaux réhabilités. Rue de l'Ourcq. Le canal de l'Ourcq est une lame d'eau sombre à cent mètres de là.

Elias Thorne est une ombre grise sur le palier du quatrième étage.

Il ne porte pas de masque. Il porte une intention.

Ses mains sont gantées. Cuir d'agneau. Fin. Une seconde peau.

La serrure est une Fichet-Bauche. Modèle 787. Un classique. Robuste, mais prévisible. Thorne sort une trousse en toile noire. Il sélectionne un palpeur et un entraîneur.

Le silence est total. Seul le ronronnement lointain d'une ville qui ne dort jamais mais qui rêve mal.

Il insère les outils.

Ses doigts traduisent les vibrations du métal. Goupille une. Alignée. Goupille deux.

Résistance. Pression constante. Un déclic sec. Le pêne se rétracte.

Thorne pousse la porte. Centimètre par centimètre. Les charnières sont huilées. Lucia Moretti est une femme méticuleuse. C'est son métier. C'est sa faiblesse.

L'appartement sent le café froid et le désinfectant.

Thorne referme la porte. Il ne verrouille pas. Il doit pouvoir sortir vite.

Il allume une lampe torche à faisceau étroit. Lentille LED. Lumière blanche, chirurgicale.

Le salon est dépouillé. Un canapé en cuir synthétique. Une table basse encombrée de rapports techniques. Pas de télévision. Les murs sont blancs. Trop blancs.

Thorne se déplace selon un schéma en grille. Il commence par la cuisine.

Il cherche la carotte. Le cylindre de béton qui contient sa fin.

Il ouvre le réfrigérateur. Rien. Du lait écrémé. Des yaourts nature. Un bac à légumes vide. Thorne vérifie le congélateur. Des sacs de glace. Pas de béton.

Il passe au micro-ondes. Vide.

Il inspecte les placards. Farine. Sucre. Pâtes. Il déplace chaque paquet de deux centimètres. Il les remettra exactement à leur place. La symétrie est sa religion.

03h25.

Il entre dans la salle de bain.

L'odeur change. Chlore. Acide chlorhydrique. Des flacons de réactifs sont alignés sur le rebord de la baignoire.

Thorne scanne l'espace. Il voit une tache grise sur le carrelage. Du résidu de ponçage.

Elle a travaillé ici.

Il s'accroupit. Ses genoux ne craquent pas. Il examine le siphon du lavabo. Des traces de sédiments minéraux. Elle a rincé des échantillons.

Mais la carotte est absente. Lucia l'a emportée. Ou elle l'a cachée ailleurs.

Thorne se redresse. Ses sourcils se rejoignent. Un muscle tressaute sous sa mâchoire droite.

Il reste une pièce. Le bureau.

Il tourne la poignée. La porte résiste. Verrouillée de l'intérieur.

Un choix simple. Forcer ou contourner. Thorne choisit la précision.

Il utilise une feuille de mica. Il l'insère dans la fente. Il fait jouer le ressort. La porte s'ouvre sur un pivot fluide.

Thorne s'arrête net.

Le faisceau de sa lampe balaie le mur opposé.

Ce n'est pas un bureau. C'est une morgue de papier.

Il ne cherche plus la carotte. Il regarde l'obsession.

Le mur est recouvert de liège. Des centaines de documents sont épinglés. Des plans de masse. Des coupes géologiques. Des bordereaux de livraison de béton.

Des fils de laine rouge relient les points entre eux. Une toile d'araignée dont Thorne est le centre.

Il s'approche. Sa respiration devient courte. Son diaphragme se contracte.

Au milieu du mur, une photographie. Noir et blanc. 2012.

Un homme. La quarantaine. Large d'épaules. Un casque de chantier blanc sur la tête.

Il sourit.

Thorne connaît ce visage.

Il s'appelle Marc Moretti.

Thorne ferme les yeux. Le passé remonte comme un reflux gastrique.

Octobre 2012. Chantier "Le Colosse". Saint-Denis.

La pluie tombait en rideaux d'acier. Le sol était une soupe de boue et de remblais.

Moretti était le chef de chantier. Un type honnête. Le genre de type qui pose des questions sur la qualité des granulats. Qui remarque que le ciment arrive avec un retard de quatre heures. Qui comprend que le béton "spécial" livré par les camions des Valeri n'est qu'une mixture instable chargée d'adjuvants interdits pour gonfler les marges.

Moretti avait un carnet. Il notait tout.

Vittorio Valeri avait donné l'ordre. Thorne avait exécuté la procédure.

Thorne rouvre les yeux.

Il regarde les documents sous la photo de Moretti.

Un rapport de police. *Disparition inquiétante*.

Une coupure de presse. *Mystère sur le chantier du Grand Paris : un ouvrier s'évapore*.

Et puis, des calculs. Manuscrit. L'écriture de Lucia est serrée. Penchée vers la droite. Agressive.

Volume de béton coulé (Zone B4) : 1400 m3.

Température extérieure : 4°C.

Densité anormale détectée par radar de sol (2023).

Localisation probable : Pilier 12-G.

Thorne sent une goutte de sueur couler le long de sa colonne vertébrale.

Il regarde une carte du chantier "Horizon". Le projet actuel.

Lucia a superposé les plans de 2012 et ceux d'aujourd'hui.

Elle a trouvé la faille.

Elle ne cherche pas seulement à faire son travail d'auditrice. Elle procède à une exhumation.

Thorne pose sa main sur le mur. Le liège est froid.

Il voit une fiche signalétique épinglée à l'écart. C'est sa propre fiche.

Elias Thorne. Alias "Le Maçon". Architecte conseil pour le clan Valeri. Spécialité : Stabilisation structurelle.

En dessous, un mot souligné trois fois au feutre noir : ****FONDATIONS.****

Son rythme cardiaque s'accélère. 110 battements par minute.

Il regarde les dates. Lucia a commencé son enquête il y a dix ans. Elle a fait des études d'ingénieur pour ça. Elle a intégré le cabinet d'audit pour ça. Elle a attendu que Thorne revienne sur un chantier de grande ampleur.

Elle l'a attiré ici.

Le chasseur n'est qu'un composant d'un mécanisme plus vaste.

Thorne se détourne du mur. Il doit détruire cet appartement. Il doit brûler ces preuves.

Il sort son briquet. Un Zippo en chrome brossé.

Il l'allume. La flamme danse dans l'obscurité.

Il s'arrête.

Un bruit. Faible. Régulier.

Il vient du couloir.

Vrrr... Vrrr...

Un vibreur de téléphone.
Thorne éteint sa lampe. Il se plaque contre le mur.
Il sort son arme. Un Sig Sauer P320. Silencieux vissé.
Il attend.
Le vibreur s'arrête. Puis reprend.
L'appel vient d'un sac posé sur le fauteuil du salon. Le sac de Lucia.
Elle n'est pas là, mais elle a laissé son téléphone.
Thorne avance dans le salon. Il reste dans les ombres.
Il atteint le sac. Il plonge la main à l'intérieur.
L'écran du smartphone illumine la pièce.
Un nom s'affiche : *Inconnu*.
Thorne ne répond pas. Il regarde l'écran s'éteindre.
Un nouveau message apparaît sur l'écran de verrouillage.

"Thorne est chez vous. Sortez maintenant."

Le sang de Thorne se glace.
Il pivote à 180 degrés. Ses yeux scannent les coins de la pièce.
Il ne voit rien.
Il lève les yeux vers le plafond.
Dans le coin supérieur gauche, une petite diode rouge clignote.
Une caméra thermique. Dissimulée dans le détecteur de fumée.
Il est observé.

Il ne réfléchit plus. L'instinct prend le relais.
Il se jette vers la porte d'entrée.
Il sort sur le palier. Il dévale les escaliers. Quatre par quatre.
Ses chaussures de ville claquent sur le béton. Le bruit est assourdissant dans la cage d'escalier vide.
Il atteint le hall.
La porte vitrée est verrouillée par un système électromagnétique.

Thorne tire deux fois dans le boîtier de commande. Étincelles. Odeur d'ozone.

La porte s'ouvre.

Il se rue dans la rue de l'Ourcq.

L'air frais frappe son visage. Il pleut. Une pluie fine, acide.

Il rejoint sa voiture, une berline noire garée à deux rues de là.

Il monte à bord. Démarre.

Ses mains tremblent légèrement sur le volant. Il les serre jusqu'à ce que ses phalanges blanchissent.

Il regarde son rétroviseur.

Personne.

Il est l'Architecte. Il contrôle les structures. Il contrôle les flux.

Pourtant, il a l'impression d'être enfermé dans un coffrage de bois. Et le béton est en train de couler.

Il prend son propre téléphone. Il compose le numéro de Vittorio Valeri.

— Oui ? La voix de l'ancien est un sifflement d'oxygène.

— On a un problème de vice caché, dit Thorne. Sa voix est un scalpel émoussé.

— Explique-toi.

— La fille Moretti. Ce n'est pas une auditrice. C'est un fantôme. Elle cherche son père.

Silence à l'autre bout du fil. On entend seulement le bruit de la machine respiratoire.

— Le père est dans les fondations de la Tour Alta, Thorne. Tu l'as mis là.

— Elle le sait, Vittorio. Elle a des preuves. Elle a une caméra chez elle. Elle sait que j'y étais.

— Alors termine le travail. Efface la dette.

— Elle n'est pas seule. Quelqu'un l'a prévenue. Quelqu'un nous observe.

— Qui ?

— Je ne sais pas encore. Mais la structure vacille.

— Écoute-moi bien, Elias. Si la tour tombe, tu seras le premier écrasé sous les décombres. Trouve-la. Tue-la. Et récupère ce qu'elle a pris.

Thorne raccroche.

Il jette le téléphone sur le siège passager.

Il roule vers le chantier Horizon.

Il sait où elle est. Elle retourne sur le lieu du crime.

Il regarde ses mains. Elles sont stables maintenant.

La peur est une erreur de calcul. La colère est un adjuvant inutile.

Il ne reste que la procédure.

Localiser. Isoler. Couler.

04h05.

La silhouette du chantier Horizon se découpe contre le ciel gris.

Les grues ressemblent à des potences géantes attendant leurs condamnés.

Thorne gare sa voiture à l'écart.

Il sort du véhicule.

Il sent l'odeur du béton frais. C'est l'odeur de sa vie. C'est l'odeur de la mort de Marc Moretti.

Il vérifie son chargeur. 15 balles.

Il entre sur le chantier.

Les projecteurs halogènes créent des ombres portées qui semblent avoir une masse physique.

Au loin, le bruit d'une carotteuse thermique.

Vrrr... Vrrr...

Le chant des sirènes de l'apocalypse.

Lucia Moretti est en train de creuser. Elle cherche la vérité sous 400 tonnes de B35.

Thorne avance. Il est l'ombre parmi les ombres.

Il n'est plus l'Architecte.

Il est le Maçon. Et il a une dernière finition à terminer.

Chapitre 10

Liquidation Judiciaire

04h22.

Centrale à béton "Le Broyeur". Secteur Ouest.

La poussière de ciment flotte dans l'air comme une brume solide. Elle s'insinue dans les poumons. Elle assèche les muqueuses. Elle recouvre tout d'une pellicule grise, uniforme, anonyme.

Thorne gare la Mercedes à l'abri des silos.

Il coupe le contact. Le silence ne dure pas.

Le ronronnement des trois SUV noirs qui remontent l'allée de graviers est un bruit de basse fréquence. Une vibration dans le diaphragme.

Les phares balayent la structure métallique du malaxeur géant.

Vadim Volkov est ponctuel. Les Russes aiment la ponctualité. C'est la seule forme de politesse qu'ils s'autorisent avant la boucherie.

Thorne descend du véhicule.

Sa main droite vérifie l'engagement du chargeur. Un clic métallique. Sec.

Il ne porte pas de gilet pare-balles. Le Kevlar entrave les mouvements. La précision est une meilleure protection que la fibre aramide.

Il se tient au centre de la zone de déchargement. Sous le projecteur principal.

Il est la cible. Il est l'appât.

Les trois véhicules forment un arc de cercle.

Les portières claquent en synchronisation. Six hommes.

Des silhouettes massives. Des manteaux longs en laine sombre.

Vadim sort du véhicule de tête. Il a le visage marqué par une cicatrice qui traverse son

sourcil gauche. Un souvenir de Grozny.

Il ne sourit pas.

— Elias.

— Vadim.

— Tu es venu seul. C'est courageux. Ou stupide.

— C'est une restructuration, Vadim. Pas un sommet diplomatique.

Vadim avance. Ses hommes restent en retrait, les mains dans les poches de leurs manteaux. Les crosses de MP5 dépassent à peine.

— La dette de Valeri a changé de main, dit Vadim. Nous ne voulons plus de béton. Nous voulons les actifs réels.

— Le béton est le seul actif réel qui reste. Le reste n'est que du papier brûlé.

— On nous a dit que tu avais les codes. Les accès aux comptes offshore que le vieil obèse cache sous son lit de malade.

— Qui vous a dit ça ?

Vadim marque un temps d'arrêt. Un petit nuage de vapeur s'échappe de sa bouche.

— Un ami commun. Un homme qui veut survivre à l'effondrement de son empire.

Thorne ne bronche pas. Ses pupilles ne se dilatent pas.

Physiologie du mensonge : nulle.

Physiologie de la trahison : confirmée.

Valeri a vendu l'Architecte pour racheter sa propre fin de vie. Une transaction classique. Liquidation des cadres pour protéger l'actionnaire principal.

— Le code est simple, dit Thorne.

Il fait un pas de côté. Vers la console de commande du malaxeur numéro 4.

— Donne-le moi, et tu pourras partir, propose Vadim. Je n'aime pas tuer les bons techniciens. C'est un gâchis de ressources.

— Le code, c'est la gravité, répond Thorne.

Sa main frappe l'interrupteur d'urgence.

Les projecteurs de la zone s'éteignent.
L'obscurité est une masse physique.
Un sifflement pneumatique. La vanne de décharge du silo à agrégats s'ouvre.
Douze tonnes de graviers se déversent sur le SUV de queue. Le bruit est assourdissant. Un broyage de métal et de verre.
Les Russes hurlent. Les premières rafales de MP5 déchirent le noir. Des éclairs oranges. Aléatoires. Inefficaces.

Thorne est déjà en mouvement.
Il connaît le plan au millimètre près.
Il glisse derrière la jambe de force du silo C.
Il lève son Glock.
Première cible. L'homme à la gauche de Vadim.
Deux balles dans le tronc. Une dans la tête.
Le corps s'effondre sur le gravier. Un sac de viande inutile.
Thorne pivote.
Deuxième cible. L'homme près du SUV central.
Il utilise le reflet du gyrophare de sécurité pour ajuster son tir.
Feu.
La gorge explose. L'homme lâche son arme et porte ses mains à son cou. Le sang gicle entre ses doigts, noir sous la lumière résiduelle.

Vadim rugit des ordres en russe. Il se plaque contre le flanc de sa voiture.
— Thorne ! Tu es mort ! Je vais te couler dans tes propres fondations !
Thorne ne répond pas. Le silence est son meilleur allié.
Il grimpe à l'échelle de service de la passerelle.
Ses muscles travaillent en silence. Pas d'essoufflement. Son cœur bat à 65 pulsations par minute.
Il atteint le sommet du malaxeur.
En bas, les quatre survivants se regroupent. Ils forment un carré défensif.
Professionnels.

Ils arrosent les zones d'ombre. Les balles ricochent sur les cuves en acier. Un son de cloche funèbre.

Thorne saisit la lance à haute pression. Elle est reliée à la réserve de chaux vive liquide.

Il ouvre la vanne à 100 %.

Le jet percute le groupe.

Ce n'est pas une arme à feu. C'est un acide.

Les cris qui déchirent l'air ne sont plus humains.

La chaux brûle les yeux. Elle pénètre les pores. Elle calcine les poumons à chaque inspiration.

Les hommes tombent à genoux. Ils se griffent le visage. Ils s'arrachent la peau.

Thorne redescend l'échelle. Calme. Méthodique.

Il arrive au niveau du sol.

Vadim est le seul encore debout. Il est aveuglé d'un œil. La moitié de son visage est une plaque rouge et fumante.

Il essaie de lever son arme. Ses mains tremblent. Les nerfs sont touchés.

Thorne s'approche. Il est à deux mètres.

— Valeri t'a donné ma position exacte, n'est-ce pas ?

Vadim crache un mélange de sang et de chaux.

— Il... il a dit que tu étais... le seul passif à effacer...

— Mauvaise analyse, dit Thorne. Je suis la structure. Sans moi, tout s'écroule.

Thorne tire une balle dans chaque genou de Vadim.

Le colosse s'effondre. Un hurlement de bête blessée.

Thorne ramasse le téléphone portable de Vadim.

Dernier appel sortant : "Don Vittorio".

Durée : 1 minute 12.

L'heure : 04h01.

La trahison a été actée juste après son départ de la villa.

Thorne regarde autour de lui.

Le chantier est un charnier gris.

Il traîne Vadim par le col de son manteau. Le Russe gémit. Sa résistance est brisée.

Thorne le dépose sur le tapis roulant de la centrale.

Il active le mécanisme.

Le tapis s'ébranle dans un grincement de métal rouillé.

Vadim monte vers la gueule du broyeur d'agrégats.

— Elias... s'il te plaît...

— La liquidation est une procédure judiciaire, Vadim. Je ne fais qu'appliquer la sentence.

Le Russe disparaît dans le tambour rotatif.

Le bruit est sec. Un craquement d'os. Puis le silence mécanique du moteur électrique.

Thorne se dirige vers la console de commande.

Il règle le mélange. B35. Haute résistance.

Il injecte les adjuvants.

Les corps seront dissous dans la masse. Les restes de métal des SUV seront compactés dans la benne à ferraille.

Rien ne restera.

Il ressort son téléphone.

Il appelle la Villa Valeri.

Une sonnerie. Deux sonneries.

La voix de Valeri est rauque. Encombrée par les fluides de ses poumons malades.

— Vadim ? C'est fini ?

— C'est Thorne.

Un silence de mort à l'autre bout de la ligne. Le sifflement de l'oxygène dans les narines du vieux Don.

— Elias... je... ils m'ont forcé...

— Non, Vittorio. Tu as calculé les risques. Tu as pensé que sacrifier le Maçon

sauverait les murs.

— Écoute-moi... on peut s'arranger... j'ai encore des réserves...

— La structure est compromise, Vittorio. Le fer à béton a percé le thorax. L'erreur de calcul est de trois centimètres. C'est fatal.

Thorne raccroche.

Il regarde ses mains.

Une petite tache de sang sur sa manchette droite.

Il sort un mouchoir. Il nettoie la tache avec un geste méticuleux.

Il jette le mouchoir dans le malaxeur en marche.

Il remonte dans la Mercedes.

Le moteur vrombit.

Il n'ira pas chercher Lucia Moretti pour la tuer.

Pas tout de suite.

Elle est son instrument maintenant.

Elle cherche la vérité sous le béton.

Il va lui donner la pelle.

Il va la laisser déterrer le passé pour détruire le présent de Valeri.

05h12.

Le ciel commence à blanchir à l'Est.

Thorne roule vers la Villa Valeri.

La dette n'est pas encore totalement effacée.

Il reste une dernière finition.

Une finition à la chaux vive.

Il vérifie son chargeur.

10 balles.

C'est plus qu'il n'en faut pour un vieil homme et son concentrateur d'oxygène.

Le Maçon n'a jamais laissé un chantier inachevé.

La liquidation judiciaire est en cours.
Et les frais de dossier seront payés en sang.

Chapitre 11

Point de Rupture

La barrière s'ouvre sans bruit. Code 1044. L'ancien code de sécurité. Valeri n'a pas eu la force de le changer. Ou il a oublié que Thorne le connaissait. Une erreur de maintenance élémentaire.

Thorne immobilise la Mercedes sur le gravier. Il coupe le contact. Le silence retombe comme une chape de plomb. La villa ressemble à un mausolée de marbre blanc sous la lune livide. Les projecteurs périmétriques balaient la pelouse avec une régularité de métronome. Des ombres mécaniques.

Thorne descend de voiture. Ses chaussures de cuir italien ne font aucun bruit sur le gravier stabilisé. Il vérifie son Glock 17. Canon fileté. Silencieux vissé. Une cartouche dans la chambre. Neuf dans le chargeur. Il n'utilisera pas les dix.

Le premier garde est à l'angle sud. Un type nommé Marco. 110 kilos de muscles inutiles. Thorne attend que la caméra pivote de douze degrés. Il s'approche. Le mouvement est fluide. Une pression précise sur la carotide. Le nerf vague lâche. Marco s'effondre. Thorne guide la chute pour éviter le choc des os sur la pierre. Il récupère le badge magnétique dans la poche de la veste.

La porte latérale s'ouvre. Un clic métallique.

L'intérieur de la villa sent le vieux papier et l'hôpital. L'air est recyclé, trop sec. Thorne progresse dans le couloir. Les tapis de Perse étouffent ses pas. Au bout, la double porte en acajou massif. Le bureau de Vittorio Valeri.

Le ronronnement commence ici. Un bruit de compresseur fatigué. Le concentrateur d'oxygène.

Thorne entre.

Valeri est assis derrière son bureau. Un bloc de viande flasque coincé dans un fauteuil roulant motorisé. Des tubes en plastique transparent serpentent depuis ses narines jusqu'à la machine posée à ses côtés. Ses yeux sont vitreux. Ils se fixent sur Thorne.

— Elias, murmure le vieil homme.

La voix est une râpe à bois sur du métal.

Thorne ne répond pas. Il s'avance. Il tire une chaise en cuir. Il s'assoit en face du Don. Il pose le Glock sur le bureau, le canon dirigé vers le buste de Valeri. Thorne regarde sa montre. 05h42.

— Tu es en retard, Elias.

— Le trafic sur le chantier. Un imprévu structurel.

Thorne observe le boîtier de commande du concentrateur. Des diodes vertes clignotent. Le débit est réglé sur quatre litres par minute. Un réglage de survie. Sans cela, les poumons de Valeri se remplissent de liquide en quelques heures. Il se noie de l'intérieur.

— Ils vont te tuer, Elias. Les Russes. Vadim ne rigole pas avec les intérêts.

— Vadim est un sous-traitant, dit Thorne. Un parasite qui s'installe dans les fissures. Le problème, c'est celui qui a ouvert la brèche.

Thorne se lève. Il contourne le bureau. Ses doigts caressent la gaine en plastique du tuyau d'oxygène. Valeri tente de reculer son fauteuil, mais ses doigts boudinés

tremblent sur le joystick. Le moteur électrique gémit.

— J'ai dû faire un choix, Elias ! Le clan... les coffres sont vides !

— On ne sauve pas une structure en vendant les fondations au plus offrant, Vittorio. C'est une erreur de calcul. Une faute professionnelle.

Thorne saisit le tuyau entre son pouce et son index. Il plie le plastique. Sec.

Le ronronnement du compresseur change de fréquence. Il force. Valeri écarquille les yeux. Sa bouche s'ouvre comme celle d'un mérou sur le sable. Ses mains s'agrippent aux accoudoirs.

— 05h44, note Thorne.

Soixante secondes. Le temps nécessaire pour que le cerveau comprenne la finitude. Pour que les cellules commencent à hurler.

Dix secondes. Le visage de Valeri passe du gris au rouge sombre.

Vingt secondes. Ses veines temporales gonflent. Des battements désordonnés.

Trente secondes. Ses jambes s'agitent. Un réflexe de survie reptilien. Ses chaussures frappent le repose-pied du fauteuil.

Quarante secondes. Ses yeux s'injectent de sang. Il essaie d'aspirer de l'air par la bouche, mais ses alvéoles sont bouchées par le goudron et la maladie. Il étouffe dans le luxe de son bureau.

Thorne regarde le cadran de sa montre. Il est impassible. Il observe la dégradation biologique comme un ingénieur observe une fissure dans un tablier de pont.

Cinquante secondes. Valeri s'affaisse. Son corps lâche prise.

À cinquante-neuf secondes, Thorne relâche la pression.

L'oxygène siffle de nouveau dans les narines du Don. Le vieil homme explose dans une quinte de toux violente. Il crache un mucus noirâtre sur son bureau en acajou. Il halète. Un bruit de soufflet percé.

— La vérité, Vittorio. Avant que je ne recommence. Pendant deux minutes, cette fois.

Valeri tremble. Une flaque d'urine s'étend sous son fauteuil. L'odeur d'ammoniaque se mélange à celle du vieux bois.

— Vadim... j'ai passé un accord. Il prend les chantiers. Il prend le Grand Paris. En échange... il éponge les dettes. Il voulait ta tête. Le Maçon est trop dangereux. Tu en sais trop sur les injections.

— Les injections de quoi, Vittorio ?

Thorne s'appuie sur le bureau. Son ombre écrase le vieil homme.

— Le béton... le mélange B35... murmure Valeri entre deux inspirations sifflantes.

— Ce n'est pas le béton qui t'inquiète. C'est ce qu'il contient.

— Moretti...

Thorne se fige. Le nom résonne comme un impact de masse sur un mur porteur.

— Pietro Moretti, précise Thorne. Le père de Lucia. Disparu il y a dix ans sur le chantier de la Défense. Mon premier chantier pour toi.

— Il avait trouvé les failles de facturation... Il voulait dénoncer le système... Les économies sur les matériaux... Le sable marin... La structure allait s'effondrer.

— Qu'est-ce que tu as fait, Vittorio ?

Valeri ferme les yeux. Une larme roule dans les plis de sa peau parcheminée.

— J'ai ordonné la coulée. Un pilier de section 80. À minuit.

— Il était vivant ?

Valeri ne répond pas. Le silence confirme le calcul.

— Il était vivant, répète Thorne. Tu l'as injecté dans la fondation. J'ai supervisé la coulée sans le savoir. Tu as fait de moi un complice de ton erreur de conception.

Thorne sent une tension dans sa mâchoire. C'est la seule manifestation physique de sa colère. Une contrainte thermique.

— Lucia cherche son père, continue Thorne. Elle croit qu'il est parti. Elle ne sait pas qu'elle marche sur ses restes chaque fois qu'elle inspecte la structure de la tour Horizon.

Valeri lève une main tremblante.

— Elias... je t'ai protégé...

— Tu as protégé tes actifs.

Thorne se redresse. Il range son Glock. Il n'utilisera pas de balle. C'est trop propre pour un tel passif financier.

— Vadim arrive à 06h30, dit Valeri. Il vient pour la signature finale. Pour la liquidation.

— Il ne signera rien.

Thorne débranche le concentrateur d'oxygène du secteur. La machine s'éteint avec un soupir électronique. Le silence qui suit est plus terrifiant que le bruit de la toux.

— La batterie de secours durera vingt minutes, informe Thorne. C'est le temps qu'il

me faut pour sortir du périmètre. Après cela, tu seras seul avec ton vide intérieur.

Valeri essaie de crier, mais aucun son ne sort. Il regarde la prise électrique à terre, à deux mètres de lui. Une distance insurmontable pour son corps brisé.

Thorne se dirige vers la porte.

— Elias ! Elias, s'il te plaît !

— La dette est rachetée, Vittorio. Lucia Moretti va s'occuper du recouvrement. Je lui ai laissé les plans de ferrailage. Elle sait exactement où creuser.

Thorne sort du bureau. Il ferme la porte à clé. Il tourne le verrou deux fois. Un son définitif.

Il traverse le hall. La lumière de l'aube commence à filtrer à travers les vitraux. Des motifs géométriques se dessinent sur le sol. Des losanges. Des carrés. Des structures parfaites.

Il sort de la villa.

L'air extérieur est frais. Il sent la rosée et le bitume. 06h02.

Thorne remonte dans la Mercedes. Il démarre. Il ne regarde pas le rétroviseur.

Il sort son téléphone. Il tape un message. Un seul destinataire : Lucia Moretti.

"Secteur Sud-Est. Pilier 4-B. Profondeur : 4 mètres sous le niveau zéro. La vérité est dans le granulat."

Il envoie.

Il sait ce qui va se passer maintenant. Vadim et ses hommes vont arriver. Ils trouveront un vieil homme mort d'asphyxie dans une pièce fermée. Ils chercheront Thorne. Ils ne le trouveront pas. Thorne est devenu une ombre dans les fondations de la ville.

Le Maçon a terminé sa restructuration.

Il roule vers le chantier Horizon. Les grues se dressent contre le ciel orange comme des squelettes géants. Le béton frais attend. Il y a toujours de la place pour de nouveaux passifs financiers.

Thorne sourit pour la première fois. Un mouvement mécanique des lèvres.

La démolition peut commencer. Elle sera totale. Elle sera parfaite.

Il appuie sur l'accélérateur. Le moteur V8 gronde. La structure de son monde vacille, mais Elias Thorne sait comment stabiliser un édifice en ruine. Il faut juste accepter de sacrifier les éléments corrompus.

06h15.

La ville s'éveille.

Le béton durcit.

Le passé remonte à la surface comme une bulle d'air dans un coffrage mal vibré.

Le point de rupture est atteint.

Thorne branche ses écouteurs. Il écoute le rapport météo. Pluie prévue pour l'après-midi. La pluie est bonne pour le béton. Elle ralentit la prise. Elle permet aux impuretés de se fixer.

Il tourne à gauche, vers les zones industrielles.

La chasse est ouverte.

Mais il est difficile de traquer un homme qui construit ses propres caches en béton armé.

Thorne vérifie son rétroviseur. Personne.

Juste la route grise.

Infatigable.

Comme lui.

Chapitre 12

Charge de Sécurité

07h12. Chantier Horizon.

La pluie tombe fine. Une brume de gypse et de gasoil flotte sur la zone. Les grues sont à l'arrêt. Leurs flèches pointent vers le néant comme des aiguilles de boussole affolées. Au sol, les gyrophares bleus découpent la grisaille. Trois véhicules de la Police Technique et Scientifique. Un cordon de rubalise jaune "Zone Interdite" claqué au vent.

Elias Thorne observe la scène depuis le toit du hangar logistique. Distance : 150 mètres. Jumelles Leica à visée thermique. Il ne tremble pas. Son rythme cardiaque est stabilisé à 62 battements par minute.

Lucia Moretti est là. Elle porte une parka orange haute visibilité. Elle tient une tablette durcie dans la main gauche. Elle désigne le pilier C-14 du doigt. Un officier de police note ses propos. Lucia parle avec ses mains. Des gestes secs. Elle n'a pas dormi. Ses yeux sont injectés de sang derrière ses lunettes de protection.

Elle a envoyé le rapport à 06h45. Titre du fichier : *Anomalies de densité structurelle - Secteur Sud*.

Thorne range ses jumelles. Le diagnostic est sans appel. L'auditrice a trouvé les bulles d'air. Elle a trouvé les variations de masse volumique. Elle a trouvé les fantômes du clan Valeri.

Il descend par l'échelle de service. Ses bottes de sécurité ne font aucun bruit sur le

métal mouillé. Il porte un sac de sport en nylon noir. Poids : 18 kilogrammes. Contenu : Charges de découpe linéaire, détonateurs non-électriques, cordeau détonant, un rouleau de ruban adhésif industriel.

Il entre dans le sous-sol par la rampe d'accès des bétonnières. L'obscurité est totale. L'air est saturé d'humidité. Le béton frais dégage une chaleur chimique. C'est l'odeur de la mutation.

Niveau -3. Fondations profondes.

Thorne allume sa lampe frontale. Le faisceau blanc balaie les parois brutes. Les marques de coffrage ressemblent à des cicatrices sur une peau grise. Il atteint le pilier C-14. C'est ici. À l'intérieur du mélange B35, à 120 centimètres de profondeur, repose l'ancien comptable des Valeri. Un homme qui connaissait trop bien la différence entre un actif et un passif.

Il pose son sac. Ses gestes sont fluides. Chirurgicaux.

Il sort une carotteuse à diamant. Il règle la butée de profondeur. Le moteur électrique gémit doucement. Le foret mord le béton. Une poussière fine, presque blanche, s'échappe du trou. Thorne recueille un échantillon dans un tube à essai. Il l'observe. Le grain est irrégulier. Trop de calcaire. Mauvaise vibration. Une erreur de débutant qu'il n'aurait jamais dû laisser passer.

Au-dessus de lui, des bruits de pas résonnent sur la dalle. Des voix étouffées. Lucia et les techniciens arrivent. Ils utilisent un radar de sol GSSI StructureScan. Ils cherchent les vides. Ils cherchent la vérité sous forme d'ondes électromagnétiques.

Thorne change de forêt. Il perce quatre trous en quinconce autour de l'axe central du pilier. Il insère les charges de Semtex. Il connecte les détonateurs. Il n'utilise pas d'électronique. Trop de risques d'interférences ou de brouillage. Il utilise la vieille

méthode. Le feu.

Il passe au pilier C-15. La "dette" suivante. Une femme cette fois. Une informatrice. Elle est là depuis trois semaines. Le béton a eu le temps de prendre sa rigidité maximale.

Ses mains travaillent seules. Sa tête est ailleurs. Il recalcule la charge structurelle. S'il fait sauter les piliers C-14, C-15 et D-8, la section sud-ouest du bâtiment s'effondrera sur elle-même. Un effondrement en cascade. Propre. Net. Les preuves seront broyées sous 1200 tonnes de gravats. Les corps deviendront de la poussière de silice.

Le talkie-talkie sur son épaule grésille. Fréquence de la police.

— "Ici équipe 2. On a une lecture anormale sur le C-14. On dirait une inclusion organique. On prépare le forage de vérification."

Thorne s'immobilise. Il regarde sa montre. 07h34.

Ils sont juste au-dessus. Il entend le bruit sourd de leur foreuse pneumatique. Les vibrations descendent le long de l'armature en acier. Un frisson métallique qui parcourt la structure.

Il tire le cordeau détonant. Il le dévide le long du plafond, dissimulé derrière les gaines de ventilation. Il se déplace vers le pilier D-8. C'est le point de bascule. Le pivot.

Soudain, un faisceau lumineux balaie l'autre extrémité du sous-sol.

— "Il y a quelqu'un ?"

C'est la voix de Lucia. Elle n'est pas restée en haut. Elle veut voir. Elle veut toucher la

fraude du doigt.

Thorne s'aplatit contre une paroi. Il éteint sa lampe. Il ne respire plus que par le nez. Lentement.

Les pas de Lucia approchent. Le claquement de ses chaussures de sécurité sur le béton dur. Le faisceau de sa lampe danse sur les piliers. Elle s'arrête devant le C-14. Elle voit les détonateurs. Elle voit les fils.

— "Oh putain..." murmure-t-elle.

Elle sort son téléphone. Pas de réseau. Le béton et l'acier font cage de Faraday.

Thorne sort de l'ombre. Il est à trois mètres derrière elle. Il ne sort pas d'arme. Il ne veut pas de sang inutile. Le sang laisse des traces ADN. Le béton est plus propre.

— "Reculez, Lucia," dit-il d'une voix atone.

Elle sursaute. Elle se retourne. Sa lampe l'éblouit, mais elle reconnaît la silhouette. 1m88. Le costume gris sous la parka de chantier.

— "Thorne. Vous êtes fou. Ils sont juste au-dessus. Vous ne sortirez jamais d'ici."

— "Le calcul est déjà fait, Lucia. L'équation est résolue. Vous êtes l'inconnue de trop."

Ses mains tremblent sur son téléphone. Elle cherche une issue. Il n'y en a pas. Le sous-sol est une impasse.

— "Mon père," crache-t-elle. "Il est dans lequel ?"

Thorne marque un temps d'arrêt. Un dixième de seconde. Sa mémoire s'ouvre sur un dossier classé depuis dix ans. Chantier de la Défense. Fondations spéciales.

— "Le pilier A-1. Tour Granite. Il fait partie de la structure porteuse maintenant. Il est utile. Contrairement à vous."

Lucia lance sa lampe vers son visage. Thorne l'esquive d'un mouvement de tête minimaliste. Elle tente de courir vers la rampe. Il l'attrape par le col de sa parka. Il la projette contre le pilier C-15. Le choc est sec. Le souffle coupé, elle s'effondre.

Il ne la frappe pas. Il sort un rouleau de ruban adhésif. Il lui lie les mains derrière le pilier. Il lui plaque un morceau sur la bouche.

— "Ne bougez pas. La compression thoracique réduira votre consommation d'oxygène. Vous aurez peut-être une chance si les secours sont rapides."

C'est un mensonge. Il le sait. Elle le sait.

Il finit de raccorder le cordeau au détonateur principal. Une mèche lente. Trente secondes de délai.

Thorne regarde Lucia une dernière fois. Ses yeux sont écarquillés. Des larmes coulent sur ses joues, traçant des sillons clairs dans la poussière de ciment. C'est le seul élément non-structurel de la pièce.

Il craque l'allumeur. Une étincelle. Un sifflement. La fumée commence à ramper le long du cordon.

Thorne ramasse son sac. Il se dirige vers la sortie de secours du niveau -3. Une porte blindée qui mène aux égouts de la ville. Il connaît le plan de Paris par cœur. Il a construit la moitié des accès.

Il franchit le seuil. Il referme la porte derrière lui. Il verrouille.

07h40.

Le monde se déchire.

L'explosion est sourde. Une onde de choc souterraine qui fait vibrer les entrailles de la terre. Puis, le bruit du déchirement. L'acier qui cède. Le béton qui s'écrase. 1200 tonnes de B35 retrouvent la gravité.

Le chantier Horizon s'affaisse. La section sud-ouest bascule dans un nuage de poussière étouffant. Les gyrophares bleus sont engloutis sous les décombres. Les cris des policiers en surface sont couverts par le fracas de la structure qui s'autodétruit.

Thorne marche dans le tunnel de service. L'eau lui arrive aux chevilles. Il ne se retourne pas.

Il sort son téléphone. Il tape un message.

Passifs effacés. Restructuration terminée. Le bilan est équilibré.

Il envoie.

Il jette le téléphone dans l'eau saumâtre.

Il remonte vers la surface par une bouche d'égout située à trois kilomètres du chantier. Il en ressort propre. Un homme en costume gris qui se rend au travail.

La pluie s'est intensifiée. Elle lave la ville. Elle hydrate le béton frais qui recouvre désormais Lucia Moretti et les secrets des Valeri.

Thorne inspire profondément. L'air sent l'ozone et la terre mouillée.

Le Maçon a terminé son œuvre.

Il marche vers sa voiture. Sa démarche est régulière. Précise. Il vérifie l'heure sur sa montre.

08h00.

La journée commence. La ville a besoin de nouvelles fondations. Et Elias Thorne a encore beaucoup de béton en stock.

Chapitre 13

Le Broyeur

Le ciel de Paris est une plaie ouverte. Une pluie fine, chargée de suie et de dioxyde de soufre, tombe sur le chantier « Horizon ». Le projet de revitalisation du Grand Paris ressemble à une carcasse de baleine échouée. L'acier des armatures pointe vers les nuages comme des doigts décharnés.

Elias Thorne est immobile au niveau R+4. Il est adossé à une colonne de soutènement. Le béton est encore tiède. La réaction chimique de l'hydratation dégage une chaleur résiduelle. Thorne consulte sa montre. 03h12.

Ses mains sont nues. Elles sont sèches. Il sent la rugosité du coffrage contre ses paumes. Dans sa poche de veste, une radio réglée sur une fréquence cryptée crachote un souffle blanc. Puis, un clic. Deux impulsions.

Ils sont là.

L'unité d'élite des créanciers ne fait pas de bruit. Ils sont cinq. Des professionnels. Ils portent des tenues tactiques noir mat. Pas de logos. Pas d'insignes. Juste du Kevlar et de l'acier. Ils entrent par le secteur Sud, là où les caméras ont été neutralisées trois minutes plus tôt.

Thorne ne bouge pas. Il connaît chaque millimètre de cette structure. Il a dessiné les plans. Il a vérifié chaque coulage. Pour lui, ce bâtiment n'est pas un immeuble. C'est un organisme. Un labyrinthe de 400 000 tonnes dont il est le cerveau.

Le premier homme franchit la rampe d'accès du deuxième étage. Il tient un HK416.

Le silencieux allonge la silhouette de l'arme. L'homme utilise des lunettes de vision thermique. Sa tête pivote avec une précision mécanique.

Thorne active un interrupteur sur son boîtier de contrôle.

Au deuxième étage, une vanne hydraulique s'ouvre. Trois cents litres d'eau de nettoyage sous pression percutent une pile de sacs de ciment empilés en équilibre précaire. La pile s'effondre. Le nuage de poussière de silice explose dans l'air.

Sur les écrans thermiques des intrus, la scène devient un enfer blanc. La poussière de ciment bloque les rayons infrarouges. Elle sature les capteurs. Les tueurs sont aveugles.

Thorne descend par une échelle de service interne. Ses mouvements sont fluides. Il ne court pas. Il glisse.

— Cible perdue, murmure une voix dans la radio volée. Visibilité nulle au secteur deux. On passe en manuel.

Thorne sourit. Les muscles de son visage sont tendus comme des câbles de précontrainte.

Il arrive au niveau R+1. C'est la zone de coulage de la dalle principale. Huit cents mètres carrés de béton B35 frais. Une masse visqueuse, dense, liquide. Le mélange a été livré il y a deux heures. Il est dans sa phase de prise. Trop mou pour porter un homme. Trop dur pour y nager.

Thorne se déplace sur les passerelles de coffrage périphériques. Il ramasse une barre à mine de 120 centimètres. L'acier est froid. Il pèse six kilos. L'outil parfait.

Un deuxième intrus émerge de l'escalier de secours. Il est nerveux. Il balaie la zone

avec sa lampe tactique. Le faisceau déchire l'obscurité, rebondit sur les parois de béton brut.

Thorne attend. L'homme s'approche du bord de la dalle fraîche. Il hésite. Il voit la surface lisse, grise, miroitante sous la pluie. Il pense que c'est du solide. L'illusion d'optique est parfaite.

Thorne lance un boulon de fixation de l'autre côté de la dalle. Le bruit métallique résonne contre les banches.

L'intrus pivote. Il fait un pas de côté pour ajuster son angle de tir. Ses bottes de combat rencontrent le B35.

Le béton n'est pas de l'eau. C'est une suspension dense. La viscosité aspire la jambe de l'homme jusqu'au genou. Il perd l'équilibre. Il jure. Il essaie de dégager sa jambe, mais chaque mouvement crée une dépression dans le mélange. L'effet ventouse est immédiat.

Thorne sort de l'ombre.

L'homme lève son fusil. Thorne est plus rapide. Il abat la barre à mine sur le poignet de l'intrus. Le craquement de l'os est sec. Un bruit de bois mort qui casse. Le HK416 tombe dans le béton frais. Il disparaît en quelques secondes, avalé par la densité du mélange.

L'homme hurle. Thorne le saisit par le col de son gilet tactique. Il le regarde dans les yeux. Les pupilles de l'intrus sont dilatées par la terreur.

— Le calcul de charge est erroné, dit Thorne. Tu pèses trop lourd pour cette structure.

Il pousse l'homme. Le corps bascule en arrière. Il s'enfonce dans la dalle. Le béton

remonte jusqu'à son torse. L'homme s'agite, mais ses mouvements ne font qu'accélérer son immersion. La masse grise se referme lentement. Le B35 pèse 2400 kilos par mètre cube. La pression sur la cage thoracique commence à augmenter. L'homme ne peut plus inspirer. Ses poumons ne peuvent pas repousser le poids du mortier.

Thorne ne reste pas pour voir la fin. Il a trois autres variables à éliminer.

Il se dirige vers le cœur du chantier : la centrale à béton automatisée. C'est une tour d'acier de vingt mètres de haut. Des silos. Des convoyeurs. Et le malaxeur. Le Broyeur.

Les trois derniers tueurs ont compris. Ils ne communiquent plus par radio. Ils se dégroupent. Ils encerclent Thorne. Ils sont efficaces. Ils convergent vers la centrale.

Thorne grimpe sur la structure métallique du convoyeur à granulats. Le vent siffle entre les montants de fer. L'odeur de gasoil et de pierre concassée est omniprésente.

Un laser rouge danse sur le métal à dix centimètres de son pied.

Il saute sur la plateforme supérieure du malaxeur. Sous ses pieds, les deux arbres horizontaux équipés de pales en acier attendent d'être activés. La cuve est vide, mais les parois sont tapissées de résidus de roche.

— Thorne ! sortez de là ! La voix est rauque. Elle vient d'en bas.

Thorne ne répond pas. Il ouvre le panneau de contrôle manuel de la centrale. Il tape un code. Les moteurs de 150 chevaux s'ébrouent. Un grondement sourd fait vibrer toute la structure.

Les convoyeurs se mettent en marche. Des tonnes de graviers et de sable commencent

à se déverser dans le malaxeur.

Les trois hommes sont sur les échelles d'accès. Ils montent pour le coincer. Le premier atteint la plateforme. Thorne l'accueille avec un jet de lance à eau haute pression utilisé pour le nettoyage des cuves.

Le jet de 200 bars percute le tueur en plein visage. La visière de son casque éclate. L'homme est projeté en arrière. Il tombe de huit mètres de haut. Il s'écrase sur un tas de ferrailage. Les tiges de 12 millimètres le transpercent de part en part. Il ressemble à un insecte épinglé sur une planche de collectionneur.

Les deux autres ouvrent le feu. Les balles de 5.56 mm ricochent sur les parois du silo. Des étincelles jaillissent dans le noir.

Thorne se plaque au sol. Il rampe vers la commande de déchargement.

Le Broyeur est maintenant plein. Un mélange sec de granulats et de ciment. Une poussière mortelle. Thorne déclenche l'ouverture des trappes de fond.

Six mètres cubes de roche concassée se déversent sur l'escalier métallique où se trouvent les deux derniers hommes. Ce n'est pas une avalanche. C'est un effondrement structurel. Le poids de la matière arrache les fixations de l'escalier.

L'acier hurle. Les boulons sautent comme des bouchons de champagne.

L'escalier se détache de la paroi du silo. Il bascule dans le vide, emportant les tueurs avec lui. Ils tombent dans la fosse de réception du malaxeur.

Thorne se lève. Il ajuste son costume gris. Il y a une trace de poussière sur sa manche. Il l'époussette d'un geste sec.

Il s'approche du bord de la plateforme. En bas, dans la fosse, les deux hommes sont vivants, mais brisés. Leurs jambes sont coincées sous la masse de l'escalier tordu.

Thorne actionne le levier de la pompe à béton.

Le tuyau de distribution de 150 millimètres commence à pulser. Un battement cardiaque industriel.

Le béton frais arrive. Il coule avec un bruit de succion organique. Il se déverse dans la fosse. Lentement. Inexorablement.

Les hommes crient. Ils essaient de griffer les parois de béton lisse de la fosse. Leurs ongles s'arrachent.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! hurle l'un d'eux. On nous attend !

Thorne regarde sa montre.

— Non, dit-il. Personne ne vous attend. Vous êtes des pertes sèches. Des passifs dans un bilan qui doit être équilibré.

Le niveau monte. Il couvre les hanches. Puis le plexus.

Thorne observe la texture du mélange. Il est parfait. La plasticité est idéale pour une fondation durable.

— Une erreur de trois centimètres dans les fondations peut faire s'écrouler un empire, dit Thorne à voix basse. Je rectifie le tir.

Le béton atteint les cous des hommes. Ils rejettent la tête en arrière, cherchant l'air. Leurs bouches s'ouvrent une dernière fois avant d'être remplies par le mélange gris et

froid.

Le silence revient sur le chantier « Horizon ». Seul le bruit de la pluie sur le métal subsiste.

Thorne désactive la centrale. Il descend les échelles avec une précision d'horloger. Il se rend à la fosse de réception. La surface est maintenant lisse. Un miroir gris de dix mètres carrés. Aucun signe de ce qui se trouve en dessous. Les corps sont intégrés à la structure. Ils font partie du bâtiment. Ils sont le prix de la stabilité financière des Valeri.

Il sort un carnet de cuir de sa poche intérieure. Il tire un stylo à plume.

Il écrit un chiffre. Puis il trace une ligne horizontale au travers.

Le compte est juste.

Thorne se dirige vers la sortie du chantier. Il passe devant le corps empalé sur les fers à béton. Il ne le regarde pas. Cet homme n'est plus qu'un déchet de construction. Il sera ramassé par l'équipe du matin et jeté dans une benne à gravats anonyme.

Il franchit le périmètre de sécurité. Il remonte dans sa berline garée à deux cents mètres.

L'habitacle sent le cuir neuf. Le silence est absolu.

Thorne démarre le moteur. Le ronronnement du V8 est le seul réconfort qu'il s'autorise. Il regarde le chantier dans son rétroviseur. La grue à tour semble veiller sur un cimetière de béton.

Il sort son téléphone. Ses doigts ne tremblent pas.

Il tape un message.

Chapitre 13 clos. La structure est stabilisée. Le béton a pris.

Il appuie sur "Envoyer".

04h00.

Thorne engage la première. Il s'insère dans la circulation rare de la nuit parisienne. Il a une réunion à 09h00 avec les architectes de la Défense.

Le monde continue de se construire. Thorne continuera de s'assurer que les fondations sont solides. Peu importe ce qu'il faut injecter à l'intérieur pour que le tout tienne debout.

La ville a besoin de béton. Et le béton a besoin de silence.

Chapitre 14

Inertie

05h15. Chantier Horizon. Secteur Ouest.

Le froid est une lame. Il coupe la peau, traverse la laine, mord l'os. Thorne gare sa berline à l'écart des projecteurs de service. Il coupe le contact. Le silence retombe. Un silence de cathédrale industrielle.

Il descend de voiture. Ses bottes en cuir craquent sur le gravier gelé. Il n'a pas dormi. Ses yeux sont deux fentes sèches. Il ajuste son manteau.

Devant lui, la grue à tour Liebherr 630 EC-H 40 Litronic. Une colonne vertébrale d'acier jaune de soixante-quatre mètres. Elle domine le Grand Paris comme un prédateur au repos. La flèche de quatre-vingts mètres pointe vers l'Est. Vers le soleil qui refuse de se lever.

Thorne franchit la barrière de sécurité. Il connaît le code. 1-0-2-4. Le poids spécifique du béton frais.

Il marche vers la base de la grue. Les fondations sont sèches. Quatre cents tonnes de lest en béton maintiennent la structure. Thorne pose une main sur le fût. L'acier vibre. Une vibration basse. Fréquence : 2 hertz. Le vent s'engouffre dans la mâture.

Il commence l'ascension.

Premier palier. Dix mètres. Ses muscles se contractent avec une régularité de métronome. Main gauche. Pied droit. Main droite. Pied gauche. Le rythme évacue la

fatigue. L'effort est une équation de transfert d'énergie.

Vingt mètres. L'air s'appauvrit. L'odeur du chantier s'estompe. Il ne reste que le métal froid et la graisse de roulement. Thorne regarde en bas. Les bungalows de chantier ressemblent à des briques de Lego.

Trente mètres. Une bourrasque frappe la structure. Thorne ne ralentit pas. Ses doigts sont des pinces de précision. Il ne serre pas trop fort. Économie de mouvement. Gestion du flux d'oxygène.

Quarante mètres. Il aperçoit une silhouette au sommet. Un casque blanc. Une veste de haute visibilité orange. Lucia Moretti.

Elle l'attend sur la plateforme de la cabine. Elle ne bouge pas. Elle regarde l'horizon. Elle tient un dossier sous le bras gauche. Ses doigts gantés serrent le garde-corps.

Cinquante mètres. Thorne atteint la dernière échelle. Il hisse son corps sur la passerelle. Ses poumons brûlent. Son visage reste de marbre.

Il se tient debout. À soixante mètres au-dessus du néant.

Lucia se tourne. Ses lunettes de protection reflètent les lumières de la ville. Elle ne tremble pas. C'est une professionnelle. Elle connaît la résistance des matériaux. Elle sait que la chute est une accélération de $9,81 \text{ m/s}^2$.

— Vous êtes en retard, Elias, dit-elle.

Sa voix est claire. Le vent la porte vers le vide.

Thorne tire une montre à gousset de sa poche. Il regarde le cadran.

— L'heure est une convention, Lucia. La structure, elle, est une réalité.

Il s'approche du bord. Ses chaussures de ville glissent sur la grille métallique. Il ne regarde pas ses pieds. Il regarde le chantier. Le trou béant des fondations du futur siège social des Valeri. Un rectangle noir. Une fosse.

— Vous avez vérifié les relevés de densité du secteur B, dit Thorne. Ce n'était pas prévu au planning de l'audit.

Lucia resserre sa prise sur son dossier.

— Le mélange n'est pas homogène, Elias. Il y a des inclusions. Des vides structurels. La résistance à la compression chute de 15 % sur le pilier central. Ce n'est pas une erreur de dosage. C'est un apport exogène.

Elle sort une photo de son dossier. Un cliché thermique. Une tache rouge sombre au milieu d'une mer bleue. Une forme oblongue. Trop régulière pour être un agrégat de roche.

— C'est un homme, dit-elle.

Thorne ne cille pas. Il sort son étui à cigares. Il en tire un barreau de chaise. Il l'allume. La flamme vacille mais tient bon.

— C'est une dette, corrige Thorne. Une dette qui a été payée au taux d'intérêt en vigueur.

— Mon père n'était pas une dette.

Le silence s'installe. Plus lourd que le lest de la grue. Lucia enlève ses lunettes. Ses yeux sont rouges. Le vent fait claquer son col.

Thorne expire une bouffée de fumée bleue. La fumée se déchire instantanément.

— Votre père était un ingénieur brillant, Lucia. Il avait compris la faille des Valeri avant tout le monde. Il pensait que la vérité était un levier. Il a oublié que pour actionner un levier, il faut un point d'appui solide.

— Où est-il ?

Thorne plonge la main dans sa poche intérieure. Il sort le carnet en cuir. Le registre des ombres. Il l'ouvre à une page marquée d'un onglet gris.

Il arrache la page. Le papier craque. Un son sec. Définitif.

Il tend la feuille à Lucia. Elle ne la prend pas tout de suite. Elle regarde le papier comme s'il était radioactif.

— Ce sont des coordonnées GPS, dit Thorne. Seize sites. Seize fondations. Du stade olympique au nouveau palais de justice. Le Grand Paris est construit sur un cimetière de créanciers.

Lucia prend la feuille. Ses doigts effleurent ceux de Thorne. Sa main est glacée. La sienne est brûlante.

— Pourquoi ? demande-t-elle. Pourquoi maintenant ?

Thorne se tourne vers la ville. Les premières lueurs de l'aube dessinent les contours de la Défense. Des monolithes de verre et d'acier.

— L'inertie, Lucia. Une fois que la masse est en mouvement, elle ne s'arrête plus. Le clan Valeri s'effondre. La structure est compromise. Les fissures remontent jusqu'à la

surface. Vittorio meurt dans son lit de soie, étouffé par son propre gras. Je ne suis pas un assassin. Je suis un architecte de la fin.

Il désigne le point précis sur la feuille.

— 48.8456° N, 2.3951° E. La centrale thermique. Secteur Nord-Est. Pilier de soutènement numéro 4. Sous trois mètres de B35 haute performance. C'est là que se trouve votre point d'appui.

Lucia lit les chiffres. Ses lèvres bougent en silence. Elle plie soigneusement la feuille et la glisse dans sa poche.

— Vous pensez que cela change quelque chose ? La vérité ne détruira pas ces bâtiments.

Thorne sourit. Un étirement de muscles sans joie.

— La vérité ne détruit rien. Elle pèse. Elle pèse sur la conscience de ceux qui savent. Elle modifie la répartition des charges. À partir d'aujourd'hui, chaque fois que vous marcherez dans cette ville, vous sentirez le sol s'enfoncer sous vos pas. Vous saurez ce qui maintient le pavé.

Il fait un pas vers l'échelle de descente.

— La vérité est solide, Lucia. Elle pèse 400 tonnes. C'est un poids mort. On ne s'en débarrasse pas. On apprend à vivre avec la compression.

Il commence sa descente.

— Elias !

Il s'arrête. Ses mains sont sur les montants froids. Il lève la tête.

— Ils vont vous tuer, dit Lucia. Valeri sait que vous m'avez parlé.

Thorne regarde le vide sous ses pieds. Soixante mètres de chute libre.

— Ils peuvent essayer, dit-il. Mais pour abattre une structure comme la mienne, il faut plus que de la volonté. Il faut de la dynamique de rupture. Et ils n'ont plus d'explosifs.

Il descend. Échelon après échelon. Le rythme revient. La mécanique remplace la pensée.

Dix mètres plus bas, il ne voit plus Lucia. Il ne voit que l'acier.

Il atteint le sol à 05h45. Les premiers ouvriers arrivent sur le chantier. Des ombres en gilets orange qui traînent des pieds. Ils ne regardent pas vers le haut. Personne ne regarde jamais vers le haut.

Thorne remonte dans sa voiture. Il démarre. Le V8 gronde.

Il regarde le rétroviseur. La grue est immobile contre le ciel gris. Lucia est toujours là-haut. Une tache minuscule contre l'immensité de la structure.

Il engage la première. Il quitte le chantier.

L'inertie est lancée. Le processus de démolition est irréversible.

Thorne consulte sa montre. 06h00.

Il a trois heures pour se changer avant sa réunion à la Défense. Il doit choisir une

cravate. Une cravate grise. La couleur du béton frais. La couleur de la fin.

Il accélère. La ville s'éveille autour de lui. Elle ne sait pas encore qu'elle est bâtie sur des fantômes.

Thorne, lui, connaît le prix de chaque mètre cube. Et il a fini de compter.

Chapitre 15

Démolition Contrôlée

03h12. Température extérieure : 4 degrés. Humidité : 92 %.

Le chantier Horizon est une carcasse de fer et de boue. Le secteur 4 ressemble à une cage thoracique ouverte. C'est le point faible. Le nœud structurel où toutes les erreurs de calcul convergent. Thorne marche sur les planches de coffrage. Son pas est régulier. Ses semelles en gomme ne font aucun bruit sur le béton frais.

Il porte une veste technique en kevlar sous son manteau gris. Dans sa poche droite, un détonateur à distance. Fréquence cryptée. Dans sa main gauche, une lampe tactique éteinte.

Il connaît la position des intrus. Ils sont quatre.

Le premier est posté au niveau +2, derrière une pile de sacs de ciment. Il surveille l'accès Nord. Un fusil à pompe Benelli M4 en bandoulière. Un amateur. Il fume. Le bout incandescent de sa cigarette est une cible thermique parfaite.

Le deuxième et le troisième circulent au sous-sol. Ils cherchent les archives. Ils ne trouveront que des fûts de solvant et du vide.

Le quatrième est le plus dangereux. Il est immobile. Quelque part dans les ombres des piliers de soutien.

Thorne s'arrête près d'une colonne de section carrée. Il pose sa main sur la surface froide. Le béton B35 a été coulé il y a quarante-huit heures. Il n'est pas encore à sa

résistance nominale. C'est parfait. Il glisse une charge creuse dans le joint de dilatation. Le plastique adhère à la structure. Un clic métallique. Le premier nerf du bâtiment est sectionné.

Il remonte vers le niveau +1 par l'escalier de service. Pas de rampe. Juste du vide et des fers à béton qui pointent comme des lances.

Un bruit de frottement à dix mètres.

Thorne s'immobilise. Il ralentit son rythme cardiaque. 60 battements par minute. Il expire lentement. La buée s'évapore dans le faisceau d'un projecteur lointain.

— Il est ici, murmure une voix dans un talkie-talkie.

C'est le fumeur du niveau +2. Il a écrasé sa cigarette.

Thorne ne répond pas. Il contourne un malaxeur à plâtre. Il sort son Sig Sauer P226. Canon fileté. Silencieux en carbone.

Il voit l'ombre du premier homme se découper contre un panneau de contreplaqué. L'homme avance, l'arme haute. Il est nerveux. Ses épaules sont contractées. Thorne attend qu'il franchisse la zone de compression du pilier C-12.

L'homme fait un pas. Son poids active le capteur de pression que Thorne a installé dix minutes plus tôt. Une simple diode s'allume au sol.

Thorne presse la détente. Deux fois.

Le premier projectile perce le deltoïde droit. Le second brise la quatrième vertèbre cervicale. L'homme s'effondre sans un cri. Son corps heurte le sol avec le bruit sourd d'un sac de sable. Le Benelli glisse sur le béton et tombe dans la cage d'ascenseur. Un

fracas de métal contre métal résonne dans tout le chantier.

— Marco ? Réponds, Marco !

La radio grésille. Les deux hommes du sous-sol remontent. Leurs pas résonnent sur les grilles métalliques. Ils courent. Une erreur tactique majeure. En milieu confiné, la vitesse est l'ennemie de la précision.

Thorne se déplace vers le centre du secteur 4. La zone de convergence des charges. Il a placé 4,5 kilos de C4 aux points de rupture calculés. Si le pilier central lâche, l'effet domino est inévitable. 400 tonnes de structure s'effondreront verticalement. Un suicide architectural contrôlé.

Il atteint la console de commande des grues. Il active les projecteurs de zone.

D'un coup, le secteur 4 est inondé d'une lumière blanche, crue, chirurgicale. Les deux tueurs surgissent de l'escalier. Ils sont éblouis. Ils lèvent leurs mains pour protéger leurs yeux.

Thorne est à vingt mètres, en surplomb sur une passerelle de maintenance.

— Le passif est trop lourd, dit Thorne. La structure ne peut plus supporter votre poids.

Il ne vise pas les hommes. Il vise les réservoirs de propane stockés pour les brûleurs de bitume juste derrière eux.

Trois coups. Le premier perce l'acier des cuves. Le deuxième crée l'étincelle. Le troisième est pour la forme.

L'explosion souffle les deux hommes. Ils sont projetés contre les banchages de

coffrage. Le feu lèche le plafond de béton. La chaleur fait éclater les bulles d'air emprisonnées dans le mélange. Un bruit de mitraille.

Thorne se retourne. Le quatrième homme est là.

Il est à cinq mètres. Un professionnel. Costume noir. Visage neutre. Il tient un Glock 17 avec une main stable. C'est l'exécuteur personnel de Valeri.

— Elias, dit l'homme.

— Anton.

— Le vieux veut tes dents. Toutes.

— Il n'a plus les moyens de se payer mon dentiste.

Anton tire. Thorne bascule en arrière, derrière un pilier. La balle ricoche sur l'arête en béton, projetant des éclats de gravillon contre son visage. Une coupure sur la joue. Thorne ne cille pas.

Il vérifie le chronomètre sur son poignet. 03h22. Dans huit minutes, la patrouille de police de nuit passera sur le boulevard périphérique. Il doit avoir terminé.

Il sort le détonateur de sa poche.

— Si tu presses ce bouton, on meurt tous les deux, Anton.

— Non, répond Thorne. La dynamique de rupture est orientée vers le Sud. Je suis du bon côté de l'équation. Pas toi.

Thorne se jette dans le vide, vers le filet de sécurité du niveau inférieur.

Pendant sa chute, il presse l'interrupteur.

Le monde devient blanc. Le son est remplacé par une pression insoutenable dans les tympans.

La première charge sectionne la base du pilier C-12. La deuxième emporte l'étais Est. La troisième, la plus grosse, pulvérise le cœur du secteur 4.

Le béton ne tombe pas. Il se décompose. C'est une liquéfaction physique. Les dalles de vingt centimètres se brisent comme du verre. L'acier hurle. Les fers à béton se tordent, s'arrachent, fouettent l'air.

Thorne percute le filet de nylon. Il rebondit, son épaule craque. Il roule sur une plateforme de déchargement.

Le secteur 4 s'abat. Une avalanche grise de poussière et de mort. Anton disparaît sous une dalle de douze tonnes. Il n'a pas eu le temps de crier. Le bruit est celui d'une montagne qui s'effondre dans une cathédrale.

Un souffle d'air chaud propulse des débris partout.

Thorne essaie de se relever. Un sifflement strident remplit son crâne.

Il sent une morsure soudaine sous sa clavicule gauche. Une douleur froide. Chirurgicale.

Il baisse les yeux.

Un morceau de fer à béton de douze millimètres, arraché par l'explosion, est fiché dans son épaule. Il est entré proprement. Il ressort de dix centimètres dans son dos.

Thorne respire. Chaque inspiration est un combat contre le fer.

Il porte sa main à sa bouche. Il crache. La salive est épaisse, rouge. Elle a le goût de la limaille de fer et de la chaux vive. C'est le goût du chantier. Le goût de son métier.

Il attrape le fer à béton à deux mains. Ses doigts sont couverts de poussière de ciment grise. Il serre les dents. Ses muscles se tétanisent.

Il tire.

Le bruit du métal qui glisse contre l'os est un cri sourd dans le silence qui suit l'effondrement. Thorne ne hurle pas. Il contracte ses abdominaux. Le fer sort. Un flot de sang sombre imbibe sa veste technique.

Il jette la tige de métal au sol. Elle tinte sur le béton.

Il regarde les ruines. Le secteur 4 n'existe plus. À sa place, un cratère de gravats fumants. Les corps, les preuves, les archives de Valeri : tout est scellé sous 400 tonnes de décombres. Le B35 finira de durcir demain. Les squelettes feront partie des fondations. Une correction comptable définitive.

Thorne se lève. Il titube. Sa vision se trouble sur les bords. Effet de choc. Il applique une pression manuelle sur sa plaie.

Il marche vers la sortie.

Ses empreintes de pas sont marquées de sang et de poussière. Un code-barres éphémère sur le sol du chantier.

Il atteint sa voiture à 03h40.

Il s'assoit au volant. Il ne démarre pas tout de suite. Il regarde le rétroviseur. Son visage est une carte de guerre. Gris de poussière. Strié de rouge.

Il sort une trousse de premier secours du vide-poches. De la colle cyanoacrylate chirurgicale. Il l'applique directement sur l'entrée du projectile. La peau brûle. Il ferme les yeux.

Le silence revient sur Horizon.

Thorne engage la première. Ses mains tremblent légèrement sur le cuir du volant. Une réaction nerveuse post-traumatique. Il la note mentalement. 10 % de perte d'efficacité opérationnelle. Acceptable.

Il quitte le chantier.

Derrière lui, le secteur 4 est une fosse commune à plusieurs millions d'euros. La dette est effacée. La structure est assainie.

Thorne regarde l'heure. 04h00.

Il a deux heures pour trouver une nouvelle chemise. Une chemise blanche. Impeccable. Comme le bilan qu'il présentera demain.

Il accélère. La ville est calme. Elle ignore que ses pieds sont coulés dans le sang. Thorne, lui, sait que le béton ne ment jamais. Il ne fait qu'étouffer la vérité jusqu'à ce qu'elle devienne une fondation.

Il sourit. Le goût du fer dans sa bouche est presque doux.

Chapitre 16

Prise Définitive

04h15. La villa Valeri pue l'urine et l'oxygène médical.

Thorne entre par la porte-fenêtre du salon. Le verre a déjà été brisé lors de l'assaut précédent. Il marche sur les éclats. Un bruit de craquement sec. Il ne se baisse pas. Il n'évite rien. Ses chaussures de ville, des Richelieu en cuir de veau, sont cirées. Il porte une chemise en coton égyptien. Blanche. Trop blanche pour ce décor de fin de règne.

Il trouve Vittorio Valeri dans son bureau.

Le vieil homme est affalé dans son fauteuil en cuir vert. Son concentrateur d'oxygène émet un sifflement régulier. Rythme binaire. Vie artificielle. Valeri a une tache de sang sur son pyjama en soie. Une blessure superficielle au flanc. Une erreur de précision d'un de ses propres hommes, sans doute.

Thorne s'arrête devant le bureau. Il ne dit rien. Il regarde l'homme.

Valeri lève les yeux. Ses pupilles sont dilatées par la morphine. Il essaie de parler. Un gargouillement s'échappe de sa gorge. Thorne tend le bras. Il saisit le tube en plastique transparent qui relie les narines du Don à la machine.

Il tire. Les canules claquent contre le visage gras du vieil homme.

— Le temps des soins est terminé, Vittorio. La phase de consolidation commence.

Thorne contourne le bureau. Il attrape Valeri par le col de son pyjama. 120 kilos de viande flasque. Thorne sollicite ses dorsaux. Sa plaie à l'épaule, scellée à la colle chirurgicale, tire. Une brûlure froide. Il ignore la douleur. Il traîne le corps vers la sortie. Les talons de Valeri rebondissent sur les marches en marbre du perron.

Choc. Choc. Choc.

Le coffre de la Mercedes S-Klasse est ouvert. Thorne y dépose le Don. Il le plie en deux. Les articulations du vieux craquent. Thorne referme le hayon. Le mécanisme de fermeture assistée aspire la porte dans un silence feutré.

Direction : Secteur 4. Chantier Horizon.

La route est un ruban d'asphalte désert. Thorne roule à 110 km/h. Précis. Constant. Dans le rétroviseur, la tour Horizon déchire le ciel de l'aube. 42 étages. Une colonne vertébrale de béton et d'acier qui attend son dernier segment. Le sommet est entouré d'un coffrage de métal. La "banche". Un moule pour l'éternité.

Il arrive à la centrale à béton. Le "Broyeur".

L'odeur de poussière de ciment sature l'air. C'est une odeur de pierre broyée et de chimie. Thorne descend de voiture. Il ouvre le coffre. Valeri respire encore. Un souffle court, saccadé. Ses yeux sont ouverts, fixés sur les étoiles qui pâlisent.

Thorne sort une sangle de levage de son coffre. Il lie les poignets et les chevilles de Valeri. Il utilise un nœud de chaise. Efficace. Indesserrable.

Il traîne le corps vers l'ascenseur de chantier. La cage métallique tremble. La montée dure trois minutes. Trois minutes de silence mécanique. À 150 mètres de hauteur, le vent siffle à travers les armatures de fer. Le fer à béton. Le ferrailage. Un réseau de nerfs d'acier qui n'attend que son sang.

Ils arrivent au dernier étage. La dalle n'est pas encore coulée. Les ouvriers arriveront à 06h00. Thorne a quatre-vingt-douze minutes d'avance sur le planning.

Il dépose Valeri au bord du coffrage. En bas, Paris est une maquette sombre.

— Tu as toujours aimé la hauteur, Vittorio. Tu vas devenir le point le plus haut de ton propre empire.

Thorne se dirige vers le panneau de commande de la pompe à béton. Le tuyau de distribution, une trompe de caoutchouc noir de vingt centimètres de diamètre, repose sur le treillis d'acier. Thorne active le malaxeur.

Le grondement commence. En bas, le camion-toupie déverse son chargement dans la trémie. Le mélange B35. Béton à haute performance. Adjuvanté. Autoplaçant.

Thorne ajuste le débit.

Il revient vers Valeri. Le vieil homme tremble. Ses mains, liées, grattent désespérément le métal froid du coffrage. Il essaie de formuler une supplique. Thorne s'accroupit. Il vérifie la tension de la sangle.

— C'est une écriture comptable, Vittorio. Rien de personnel. Le passif doit être annulé. Tu es la dernière ligne de la colonne de gauche.

Thorne saisit le tuyau de la pompe. Il le positionne au-dessus de la section vide du coffrage.

Il appuie sur la gâchette.

Le béton jaillit. Gris. Visqueux. Lourd. 2400 kilos par mètre cube. C'est une masse

liquide qui n'a pas de pitié. Elle remplit les interstices. Elle expulse l'air.

Thorne dirige le jet sur les jambes de Valeri.

Le vieil homme hurle. Le son est étouffé par le vrombissement de la pompe. Le béton recouvre ses pieds, ses genoux, ses cuisses. La pression est immense. Le mélange s'infiltré sous le pyjama en soie. La chaux vive commence à brûler la peau. Réaction exothermique. La température monte.

Valeri se débat. Ses mouvements sont inutiles. Le béton est une colle qui durcit à chaque seconde.

Thorne observe la rhéologie du mélange. La fluidité est parfaite. Les granulats s'ordonnent. La structure se densifie.

— Regarde, Vittorio. La prise est immédiate.

Le niveau monte. Le bassin. Le thorax. Valeri suffoque. La densité du béton écrase sa cage thoracique. Ses poumons ne peuvent plus se dilater. Il n'y a plus de place pour l'oxygène. Juste pour le minéral.

Le béton atteint le cou.

Thorne s'arrête un instant. Il prend une petite pince dans sa poche. Il saisit la mâchoire de Valeri. Le vieil homme n'a plus la force de mordre. Thorne arrache une molaire. Un geste sec. Précis. Aucun dérapage.

Il glisse la dent dans un sachet en plastique. Le futur bocal de formol. La trace du solde.

— Dette apurée, murmure Thorne.

Il relance la pompe. Le jet recouvre le visage de Valeri. Une bulle d'air crève à la surface du gris. Puis le calme.

Thorne continue de couler. Il lisse la surface à l'aide d'une règle vibrante. Le béton doit être de niveau. Aucune imperfection. Aucune bosse ne doit trahir la présence d'une anomalie organique.

Il travaille pendant quarante minutes. Ses gestes sont ceux d'un artisan. Rythmiques. Sûrs.

À 05h45, le dernier mètre cube est étalé. La dalle est parfaite. Un miroir gris sous les premières lueurs de l'aube.

Thorne range le matériel. Il nettoie le tuyau à l'eau claire. L'eau sale s'écoule dans les évacuations prévues. La propreté est la base d'un bon chantier.

Il retourne vers l'ascenseur.

Il s'arrête au bord de la nouvelle dalle. Il tape du talon sur la surface. Le béton commence déjà sa phase de durcissement. Dans vingt-quatre heures, il faudra un marteau-piqueur pour entamer cette surface. Dans un siècle, Vittorio Valeri sera toujours là, intégré à la structure moléculaire du bâtiment. Il sera la fondation du futur.

Thorne descend.

En bas, il remonte dans la Mercedes. Il ajuste son rétroviseur. Son visage est propre. Sa chemise est toujours blanche. Impeccable.

Il démarre.

Sur le siège passager, le sachet contenant la dent repose sur le cuir.

Thorne regarde l'heure sur le tableau de bord. 06h00.

Les premiers ouvriers arrivent sur le chantier Horizon. Ils ne savent pas qu'ils marchent sur un roi. Ils ne savent pas que le bâtiment a une âme de calcaire et de trahison.

Thorne sourit. C'est un mouvement imperceptible des lèvres. Une simple contraction musculaire.

La ville s'éveille. Elle est solide. Elle est stable.

L'audit est terminé. Le bilan est à l'équilibre.

Thorne accélère et s'enfonce dans le flux de la circulation. Un fantôme de gris et de blanc dans une ville qui n'aime que les façades.

La structure tient. C'est tout ce qui importe.

Chapitre 17

Réception de Chantier

24 juin. Ciel bleu acier. Température au sol : 26 degrés. L'humidité est tombée à 40 %. Des conditions idéales pour la cristallisation.

La Tour Horizon pointe à cent soixante mètres. Un index de verre et d'acier vers un ciel vide. Les photographes se bousculent derrière les cordons de velours. Les flashes crépitent. Un bruit de mitraille mécanique. Les politiciens sourient. Les investisseurs se serrent la main. Ils ont les dents blanches et les mains propres.

Lucia Moretti se tient à l'écart. Elle porte une robe noire ajustée. Sous la soie, ses jambes sont nerveuses. Ses pieds sont comprimés dans des escarpins vernis. Elle déteste ces chaussures. Elles ne protègent rien. Elles n'ont aucune adhérence sur le terrain.

Elle regarde le hall d'entrée. Six cents mètres carrés de marbre et de béton poli. Elle ne voit pas le luxe. Elle voit les points d'appui. Elle voit les vecteurs de force. Elle voit les 400 tonnes de mélange B35 qui soutiennent la structure.

Elle s'approche d'un pilier porteur. Un colosse cylindrique. Elle pose sa main sur la surface froide. Le poli est parfait. Pas une bulle d'air. Pas une fissure de retrait. Le travail est chirurgical.

Sous la paume de sa main, elle sent la vibration de la ville. Le passage du métro, à trente mètres sous terre. Le souffle du vent contre la façade de verre. La tour respire. Elle est vivante. Elle est peuplée.

Lucia ferme les yeux. Elle cherche une autre vibration. Une fréquence irrégulière. Un défaut dans la densité du matériau. Quelque chose qui trahirait une présence. Un os. Un crâne. Une trace de carbone organique au milieu du calcaire.

Le béton reste muet. Il a tout absorbé. La chaux a dissous les tissus. La pression a broyé les rêves. Les dettes de la famille Valeri sont scellées dans ces fondations. Son père est ici. Elle le sait. Il est devenu une variable dans une équation de résistance. Un adjuvant non répertorié.

Un serveur s'approche. Plateau d'argent. Coupes de champagne.

— Une coupe, Mademoiselle ?

Lucia regarde le liquide blond. Les bulles montent en colonnes droites. Des trajectoires mathématiques.

— Non. Merci.

Elle s'éloigne du buffet. Elle marche vers l'ascenseur. Le personnel de sécurité surveille les accès. Elle présente son badge de l'audit technique. Les portes coulissent. Un frottement de téflon et d'acier. Silencieux.

L'ascenseur grimpe. La pression change dans ses oreilles. 4 mètres par seconde. Le cadran digital égrène les étages. 10. 20. 30.

Le clan Valeri n'existe plus. Don Vittorio est mort d'une crise cardiaque, dit le rapport officiel. Son corps n'a jamais été retrouvé. Les créanciers ont été remboursés par des transferts de fonds provenant de comptes offshore aux Bahamas. La liquidation est totale. Le bilan est propre.

42e étage. Le sommet.

Les portes s'ouvrent sur une terrasse panoramique. Le vent siffle entre les garde-corps en verre trempé. Paris s'étale en dessous. Une maquette de pierre et de goudron.

Lucia s'approche du bord. Elle regarde le vide. C'est ici que Thorne a terminé le travail. Ici que la dernière dalle a été coulée à l'aube, il y a six mois.

Un homme l'attend près de la balustrade. Il porte un costume sombre. Trop large pour lui. Ce n'est pas Thorne. C'est un coursier. Un type sans visage. Une ombre administrative.

L'homme tend une enveloppe. Papier kraft. Épais. Aucun nom. Aucune adresse.

— Pour vous, dit l'homme.

Sa voix est plate. Sans timbre.

— Qui vous l'a donnée ? demande Lucia.

— Un client.

— Son nom ?

— Je ne pose pas de questions. Je livre.

L'homme se retire. Il prend l'escalier de service. Il disparaît dans les entrailles de la tour.

Lucia déchire l'enveloppe. Ses mains ne tremblent pas. Ses doigts sont froids.

À l'intérieur, une clé magnétique noire. Un code gravé au laser : *Zéro-Négatif*. Et une petite boîte en plastique, du type utilisé pour les prélèvements médicaux.

Elle ouvre la boîte.

Une dent. Une molaire. Elle est propre. Pas de sang. Pas de chair. Juste l'ivoire jauni par le temps et la racine intacte.

Lucia sent son estomac se nouer. C'est la signature. La preuve de l'audit. La créance effacée.

Elle range la boîte dans son sac. Elle garde la clé.

Une heure plus tard. Quartier de l'Opéra. Banque Privée Meyer & Fils.

Les murs sont épais. Le silence est une religion. L'air est filtré, déshumidifié,

contrôlé.

Le directeur de l'agence l'accompagne au sous-sol. Deux grilles de sécurité. Un scanner rétinien. Un garde armé d'un Glock 17, holster de cuisse.

— Salle des coffres numéro 4, indique le directeur. Vous avez dix minutes. La discrétion est notre priorité.

Le directeur se retire. Lucia est seule. Le bruit de la climatisation est un bourdonnement basse fréquence.

Elle insère la clé noire dans la fente du coffre 18.2.24.

Un clic métallique. Le mécanisme de verrouillage se libère.

Elle tire le tiroir d'acier.

À l'intérieur, il n'y a pas de lingots. Pas de bijoux.

Juste un dossier chemisé. Gris anthracite. La couleur des costumes de Thorne.

Elle l'ouvre.

Première page : Le plan de masse de la Tour Horizon.

Des cercles rouges marquent certains points de la structure.

Pilier A-12, fondations.

Dalle 42, angle nord-est.

Poteau de soutien 04, niveau -3.

C'est le plan de sa propre douleur. L'inventaire des restes. Son père est au niveau -3.

Valeri est au sommet. Thorne a construit un mausolée vertical de 160 mètres. Une hiérarchie funéraire coulée dans le béton.

Sous les plans, Lucia trouve un chèque de banque. Le montant est absurde. Sept chiffres. Précédés d'un 5.

Une note manuscrite est épinglée au chèque. Papier à en-tête d'un hôtel de luxe à Zurich.

Une seule ligne. Écriture penchée. Mathématique.

« La structure est stable. Le passif est apuré. Ne cherchez pas les fissures. Elles n'existent pas. »

Lucia repose le dossier. Elle regarde la clé noire.

Thorne a disparu. Il est redevenu une particule élémentaire. Une ombre dans le flux financier mondial. Il n'a pas laissé de traces, seulement des fondations.

Elle sort de la banque.

La lumière du jour l'agresse. Le bruit de la rue est une cacophonie désordonnée.

Elle marche vers la Seine. Elle s'arrête sur le pont des Arts.

Elle sort la petite boîte en plastique. Elle regarde la dent une dernière fois. Le dernier fragment d'un homme qui n'est plus qu'une statistique de résistance des matériaux.

Elle lâche la dent dans le fleuve. Un petit plouf. Immédiatement recouvert par le remous d'une péniche.

Puis elle sort le chèque. Elle le regarde. Le prix du silence. Le prix du béton.

Elle ne le déchire pas. Elle ne le jette pas.

Elle le plie soigneusement et le remet dans son sac.

Elle se retourne vers la silhouette de la Tour Horizon qui domine l'horizon.

La tour brille sous le soleil de juin. Elle est magnifique. Elle est pure.

Elle est faite de mensonges et de morts, mais elle ne tombera jamais. Thorne a trop bien calculé son coup.

Lucia sent une larme couler sur sa joue. Elle l'essuie d'un geste sec.

Elle doit retourner au bureau. Elle a d'autres chantiers à vérifier. D'autres mélanges à analyser.

Elle sait maintenant ce qu'il faut chercher. Elle ne regardera plus jamais une bétonnière de la même façon.

Elle s'éloigne. Ses talons claquent sur le bitume. Un bruit régulier. Un métronome.

La ville continue de pousser.

Le béton est la seule vérité.

Thorne a raison. La structure tient.

C'est tout ce qui importe.

Fin du rapport.

Dossier Zéro-Négatif classé.

FIN

Merci d'avoir lu "Béton"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)